



Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Triennale Interclasse in Lingue, Letterature e

Mediazione culturale (LTLLM)

Classe LT-12

Tesi di Laurea

La loyauté d'un chien de guerre :

***Le collier rouge* de Rufin en littérature et au cinéma**

Relatrice

Prof.ssa Anna Bettoni

Laureanda: *Hajar Laakoubi*

Matricola :2019706

Anno Accademico 2022/2023

*J'appartiens à la route...D'autres pas ont précédé
mes pas. D'autres que moi ont dicté leurs visions à
mes visions, d'autres ont répandu le verbe afin qu'il
intègre le récit ou éclaire pour celui qui suivra,
trace lyrique...et intuition*

On t'oubliera, comme si tu n'avais jamais été.

Mahmoud Darwich, Ne t'excuse pas

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 : <i>Le Collier Rouge</i> : un roman illustratif de l'expérience de la Grande Guerre	9
1.1. Un médecin passionné d'écriture	9
1.2. La trame et le style narratif du roman	12
1.3. <i>Le collier rouge</i> : un roman empreint d'émotions et de références historiques	19
Chapitre 2 : l'Adaptation Cinématographique du roman	23
2.1. Du texte à l'écran	23
2.2. Une analyse comparative entre le roman et le film	30
2.3. Derrière la caméra : la vision de Jean Becker	41
Chapitre 3 : L'impact des animaux dans la Grande Guerre	45
3.1. Animaux négligés dans l'histoire de guerre	45
3.2. La participation des chiens à la guerre	50
3.3. L'inclusion des animaux pour une approche complète de l'histoire	54

ABSTRACT

La notion de l'histoire anthropocentrique a toujours été au cœur de la narration et de la transmission de la mémoire historique. Toutefois, plusieurs chercheurs et vétérinaires ont réussi à expliquer de façon exhaustive le rôle clé des animaux, tant sur le plan émotionnel que physique, au cours de la Première Guerre mondiale. L'objectif de cette étude est de montrer, comment, pendant la Grande Guerre, les animaux ont participé activement et héroïquement aux combats sur les fronts et dans les tranchées. À cet égard, la problématique de cette recherche s'articule autour des questions suivantes : Comment les animaux, forcés comme les soldats à participer, ont-ils réellement contribué à la guerre ? Et pourquoi l'histoire a-t-elle toujours mis l'aide de ces « intelligences muettes »¹ à l'arrière-plan ? Pour répondre à ces questions, au-delà de la lecture du roman « *Le collier rouge* » et de son adaptation cinématographique, des livres et des articles contenant des témoignages historiques fiables, des exemples concrets de la vie quotidienne des animaux impliqués dans la guerre ont été consultés. Dans le but de suggérer une analogie au roman de Jean-Christophe Rufin, où la figure du chien joue un grand rôle, il y a également des références au texte « Dans la guerre » d'Alice Ferney. La réponse finale de cette recherche est que oui, les animaux ont eu divers rôles dans la guerre et que les hommes ont appris de ces bêtes des valeurs telle que la fidélité et l'art de l'écoute.

¹ Alice Ferney, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, Éditions Actes Sud, 5 juin 2013, p.24.

INTRODUCTION

« La guerre ne concernait-elle vraiment que les hommes ? »²

L'histoire de la Grande Guerre, qui a mis en jeu la vie de beaucoup d'hommes et beaucoup d'animaux, a souvent exclu les animaux qui ont combattu aux côtés de leurs maîtres. La terrifiante expérience de la guerre a en effet uni les hommes et les animaux, deux êtres totalement différents mais qui partagent en réalité de nombreuses similitudes. L'exemple de la complicité homme-animal a montré, notamment pendant la Première Guerre mondiale, comment tous les êtres vivants étaient voués à subir le même triste destin. Ce sort misérable a vu les civils obligés de prendre l'habitude d'utiliser des armes. Les récits des expériences vécues par les hommes et les animaux, les chiens en particulier, seront évoqués au fil des pages des romans de Jean-Christophe Rufin et d'Alice Ferney.

La recherche s'intitule « La loyauté d'un chien de guerre : *Le collier rouge* de Rufin en littérature et au cinéma » et entend répondre à la problématique de la manière dont l'histoire a très souvent été traitée. Il veut donc se présenter comme une manière alternative d'aborder l'histoire et la littérature de la guerre, dans le but d'inclure l'expérience des animaux, leurs émotions et leur utilité dans l'historiographie. À la fin de l'étude, on verra comment non seulement les animaux ont été des personnages clés du XXe siècle, mais aussi comment les hommes ont été dépendants de ces animaux d'un point de vue moral.

La thèse qui suit est divisée en trois chapitres visant à analyser les expériences humaines et animales pendant la Grande Guerre. Plus précisément, le premier chapitre sera consacré à l'analyse du roman « *Le collier rouge* » du romancier Jean-Christophe Rufin. Dans un deuxième temps, la lecture du roman sera confrontée à l'adaptation cinématographique de Jean Becker. Enfin, l'étude explorera les raisons pour lesquelles les animaux qui ont participé à ce conflit n'ont pas été pris en compte ou pris plus au sérieux dans l'histoire.

² Alice Ferney, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, Éditions Actes Sud, 2013, p.18.

Cette recherche vise à proposer une nouvelle clé, un regard différent sur nos animaux de compagnie, et plus généralement sur les animaux. Comme le démontrera l'historien Éric Baratay, le recours au point de vue des animaux qui ont participé à la guerre, avec une grande force d'âme, devient indispensable pour mieux comprendre l'expérience de tous ceux qui ont été amenés à participer à la vie tragique des combattants. Pour cette raison, l'histoire doit également étendre les expériences des hommes qui ont subi les effets de la Première Guerre mondiale au monde animal. Un monde qui intrigue depuis longtemps la curiosité de nombreux chercheurs, historiens et intellectuels. Pourtant, peu d'entre eux se sont réellement engagés à faire entendre la voix de ces animaux qui ont sacrifié leur vie pour une bataille inutile. Une guerre que même le personnage du roman de Jean-Christophe Rufin, Morlac, ne supporte plus. L'ancien soldat de guerre épuisé de servir un État indifférent au sort de ses civils décide alors de récompenser son chien. L'animal, que l'on retrouve également dans le film, devient l'élément clé de l'intrigue du roman. Sa loyauté, sa ténacité et sa bienveillance le rendent meilleur que la plupart des hommes. À tel point qu'il est considéré comme un héros de guerre. Mais comment se fait-il qu'un animal puisse assumer des caractères aussi humains ? Des articles et des périodiques répondront à cette question en expliquant de façon plus détaillée comment, dans un contexte de guerre, les animaux sont devenus des points de référence et des exemples à suivre. La perte d'empathie des humains, qui ne se voient plus que comme des ennemis et des cibles à anéantir, ne touchera pas le cœur des bêtes qui ont participé aux atrocités commises en 1914-1918. Le silence et l'intelligence des animaux ont toujours fait l'objet de nombreuses recherches et suscité des questionnements. Comment ces créatures peuvent-elles éprouver de la compassion pour l'homme sans prononcer un seul mot ? Et surtout, comment se fait-il que dans la vie des tranchées, de nombreux soldats se soient sentis plus proches des animaux que de leurs camarades humains ?

Chapitre 1 : “Le collier rouge” : un roman illustratif de l’expérience de la Grande Guerre

1.1. Un médecin passionné d’écriture

Jean-Christophe Rufin naît le 28 juin 1952 à Bourges et grandit avec sa mère et ses grands-parents. Son grand-père, ancien médecin de guerre, lui transmet sa passion pour la médecine, qui formera plus tard la base de sa vie professionnelle. Avant de se dévouer à la cause humanitaire, le romancier français était neurologue à Paris. Pour le futur écrivain, la formation médicale est le meilleur moyen de se préparer à « l’usage du monde »³. La médecine pour Jean-Christophe Rufin s’explique comme « un bagage, un point de départ, un viatique extraordinaire pour un voyage à travers les univers les plus différents »⁴. Désireux d’explorer de nouveaux domaines, de découvrir de nouveaux endroits et de nouer de nouvelles relations humaines, l’écrivain commence à entreprendre des missions en Afrique, en Amérique du Sud et dans les Balkans. Il participe à des opérations de maintien de la paix où la France est engagée, notamment en ex-Yougoslavie et au Rwanda. Ces expéditions humanitaires seront les piliers de son parcours d’écrivain. Rufin devient également directeur médical d’Action contre la faim de 1983 à 1985. Une organisation qu’il a volontairement quittée en 2006 pour se consacrer davantage à l’écriture. Engagé dans la scène politique et sociale, Rufin a été tout au long de sa vie ambassadeur, conseiller auprès d’hommes politiques, neurologue et membre de l’association médicale humanitaire Médecins sans frontières. Entre 2007 et 2010, il arrive à exercer le rôle d’ambassadeur de France au Sénégal puis en Gambie. Une fois que cet « homme aux multiples casquettes »⁵ a décidé d’abandonner sa carrière humanitaire, un monde qui lui a apporté tant de frustrations, Jean-Christophe Rufin commence à savourer enfin la liberté de l’écriture. Pour lui, l’écriture n’est pas un métier, mais plutôt un univers

³ Pierre NORA, *Remerciements de M. Jean-Christophe Rufin lors de sa remise d’épée d’académicien*, Académie française, 2009.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Saint-Malo, Étonnants Voyageurs, Invités depuis 1990*, (2023).

en soi qui lui permet d'accumuler une série d'actions qui sont ensuite reportées dans les pages d'un monde virtuel⁶. Dans ses livres, donc, Jean-Christophe Rufin se laisse toujours accompagner par ses expériences de vie : « les vies qu'il y a dans mes livres sont pleines d'une vie qui est la mienne »⁷. Une véritable passion qui, avec son talent, lui ont fait remporter le prix Goncourt en 2001 pour son roman historique *Rouge Brésil*. Le 19 juin 2008, il a été élu à l'Académie française. Lors de sa remise d'épée d'académicien, Jean-Christophe exprime dans les remerciements sa gratitude pour toutes les fonctions qu'il a exercées au fil des années (au sein de la diplomatie, de l'administration, de la médecine...). Une vie pleine de rencontres que l'écrivain Louis Jolicoeur, dans la revue littéraire québécoise *Nuit Blanche*, parvient à résumer en une seule phrase : « Jean-Christophe Rufin, un homme dont les livres, sont l'incarnation même de ce que nous pourrions appeler un nouvel humanisme »⁸. Justement en raison de sa résolution de rendre quelque chose à la communauté, Jean-Christophe Rufin explique que « les acteurs humanitaires sont les gardiens de quelque chose d'essentiel : la compassion, c'est-à-dire le fait de ressentir la souffrance de l'autre comme la sienne propre »⁹.

Dans son entretien avec la journaliste Claire Chazal, l'académicien raconte qu'en quelques jours il a réussi à terminer l'écriture du roman *Le collier rouge*, ajoutant qu'il l'a écrit rapidement pour un ami très malade, afin qu'il puisse le lire avant de mourir. Jean-Christophe s'exclame ensuite : « J'aime cette urgence, et plus ça va vite, plus je suis heureux ! »¹⁰. Indubitablement, la biographie de son grand-père et celle du grand-père de son ami ont été une grande source d'inspiration lorsqu'il a entamé la rédaction de son roman *Le collier rouge*, qu'il a publié en 2014. Un roman humaniste que le romancier a écrit en hommage à son ami Benoît Gysembergh. Les deux amis avaient été envoyés en Jordanie en 2011 pour observer de près les agitations du Printemps arabe. Mais à leur

⁶ Claire Chazal, "J'ai écrit des livres pour être heureux", *Lire Magazine, Ouest-France*, (2021).

⁷ *Ibidem*.

⁸ Louis Jolicoeur, "Portrait de Jean-Christophe Rufin", *Nuit Blanche*, Summer 2004 :95 (2010), pp. 24-28.

⁹ NORA, *Remerciements de M. Jean-Christophe RUFIN*, 2009.

¹⁰ CHAZAL, "J'ai écrit des livres pour être heureux", *loc. cit.*

arrivée, Jean-Christophe et Benoît constatent que rien ne se passait dans ce pays. Alors, en sirotant une bière et une autre, les deux amis envoyés se racontent des histoires. À ce moment-là, Jean-Christophe Rufin reste particulièrement marqué par l'histoire du grand-père de Benoît. Un héros qui avait participé à la guerre de 1914 et qui avait été récompensé par la Légion d'honneur. Jusqu'au jour où, dans son état d'ébriété, il avait commis l'erreur de décorer son chien. Poussé par sa haine de la guerre, il avait enfreint les règlements lorsqu'il avait déclaré que la Légion d'honneur aurait dû récompenser un chien et pas un homme. Une remarque qui évoque bien l'absence de toute humanité dans le cadre de la guerre, un milieu où règnent la brutalité et la mort. La guerre de 1914-1918 est clairement un sujet qui intéresse Jean-Christophe Rufin parce que, comme pour la plupart des Français, ses grands-parents ont participé à cette épouvantable guerre. D'ailleurs, il y a eu aussi une centaine de milliers de chiens dans les tranchées qui ont participé. Ce qui fait que « la souffrance partagée entre bêtes et soldats s'exprime dans les romans contemporains, les lettres des poilus et les monuments érigés en leur honneur »¹¹. Ce n'est pas un hasard, donc, si Jean-Christophe Rufin a imaginé son récit en pensant au grand-père de son ami. De toute façon, il s'agissait d'une expérience commune de la guerre, que l'auteur a su dépeindre dans sa simplicité et dans ses aspects les plus quotidiens. Dans les pages du roman, Jean-Christophe Rufin arrive à mettre en avant des dialogues qui résument les échanges que l'on pouvait avoir à l'époque. Ainsi, le romancier concrétise son propos selon lequel « la littérature fait revivre les choses dans la mentalité de ceux qui étaient dans l'action »¹². Sans oublier que Rufin, lui-même, est le petit-fils d'un médecin qui a été déporté à Buchenwald, un camp de concentration nazi, pour avoir caché des résistants en 1940¹³. Ce même esprit de résilience on le retrouve dans le personnage féminin de Valentine. Une femme dévouée à son cher Morlac, mais qui a en même temps assimilé l'esprit de son père, un juif allemand affilié à l'Internationale ouvrière, « c'était

¹¹ The French-Review, published by the American Association of Teachers of French (La Grande Guerre), Volume 87, Numéro 4, Mai 2014 : *La Grande Guerre des animaux-soldats* (pp. 89-98), par S. Pascale Vergereau-Dewey ; p.89.

¹² Jean-Christophe Rufin, *On va tous y passer*, Radio France, 3 mars 2014.

¹³ *Ibidem*.

un agitateur et un pacifiste forcené. Il a été arrêté et est mort en prison d'Angers »¹⁴. Avant d'entrer dans l'intrigue, la couverture du livre nous permet déjà de deviner le contenu de l'histoire. On y voit, en effet, l'image d'un chien au collier rouge et portant une croix de guerre. Un chien de guerre soigneusement choisi par Jean-Christophe Rufin. Il s'agit du chien nommé Jacquot qui a servi dans le régiment d'infanterie coloniale du Maroc ; il a été décoré de la croix de guerre en août 1918. En choisissant cette couverture, l'auteur entend représenter la relation entre l'homme et l'animal dans la guerre, une manière d'évoquer et, pourquoi pas, d'honorer des anecdotes et des témoignages qui ont souvent été jugés insignifiants par l'historiographie¹⁵.

« Il est possible de bâtir une histoire personnelle des animaux, du chien en particulier, c'est-à-dire en s'intéressant en premier lieu à leur propre vie, en la mettant au centre du propos, tout en pouvant varier les angles d'approche : histoire d'une espèce, en dépassant le côtoiement avec les hommes même s'il est souvent important ; histoire de la participation animale aux grands événements historiques, comme la révolution industrielle ou les guerres mondiales ; histoire d'une vie quotidienne auprès des humains, comme ici, où l'on peut appréhender ce qui arrive concrètement aux chiens et comment ils le vivent. »¹⁶

1.2. La trame et le style narratif du roman

Le roman commence par la description d'une journée d'été étouffante et annonce dès les premières lignes les aboiements continus et insupportables d'un chien. L'histoire se développe en 1919 dans une petite ville du Berry. Le cadre du récit est défini par l'auteur dans le but de montrer comment la guerre était perçue par les paysans. Or, les romans historiques ont tendance à raconter les événements traumatisants de la Première Guerre mondiale du point de vue des habitants de la ville sans tenir compte de la réalité des soldats vivant à la campagne¹⁷. Du point de vue stylistique, l'auteur utilise un huis clos,

¹⁴ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, Éditions Gallimard, 2014, p.86.

¹⁵ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, Éditions du Seuil, 2012, p.25.

¹⁶ Éric Baratay, *Chacun jette son chien. De la fin d'une vie au XXIe siècle*, dans ROMANTISME 2011/3 (N° 153), pp.147 à 162, Éditions Armand Colin ; p. 150.

¹⁷ Jean-Christophe Rufin, *On va tous y passer*, *loc. cit.*

à savoir que le récit se déroule dans le même lieu, plus précisément dans une caserne qui est devenue une prison pendant la guerre. Dans cette prison se trouve l'ancien combattant Jacques Morlac qui sera interrogé par le juge Lantier du Grez. La longue durée de l'interrogatoire suscite chez Lantier un intérêt accru envers l'histoire de Morlac et la raison de l'arrestation du caporal n'est révélée que vers la fin du récit. Jean-Christophe Rufin nous laisse ainsi dans un état de suspense et, à la lecture, il devient inévitable de se poser des questions sur l'ensemble de la trame narrative. Qu'est-ce que Morlac a bien pu faire de mal pour se retrouver en prison ? Et pourquoi le juge Lantier semble-t-il presque éprouver un attachement affectif pour ce prisonnier ?

Le détenu accusé déclare qu'il n'a aucune raison de s'excuser. La vérité semble désormais sortir de la bouche de tout le monde « comme si la certitude de mourir bientôt, éprouvée jour après jour au front, avait fait fondre en lui toutes les coques du mensonge » (*Le collier rouge*, p.23). En effet, « depuis que la guerre était finie, rien n'était plus comme avant » (*Le collier rouge*, p.17). Et comme le dit Jean-Christophe Rufin : « du fait qu'ils ont vécu pendant quatre ans dans le même danger, dans la même misère, saleté, proximité de la mort, ça fait que les a transformés »¹⁸. À partir de l'affaire Morlac, divers éléments d'information permettront de définir et d'expliquer les caractéristiques des différents personnages. D'un côté, si l'officier Lantier semble s'intéresser à l'histoire du chien qui l'a suivi, de l'autre côté le prisonnier semble témoigner une certaine indifférence. Ce n'est qu'un chien qui lui a été offert par des amis et qui, pour une raison ou pour une autre, est devenu la mascotte du régiment. Il ajoute également que, contrairement aux apparences, ce chien qui le suivait s'était même révélé gênant pendant la guerre.

¹⁸ Jean-Christophe Rufin, *On va tous y passer*, loc. cit.



Figure 1 : Troupes françaises en masque à gaz, tenant leur mascotte également équipée d'un masque¹⁹

Le maître du chien se montre alors distant et froid à l'égard de ce fidèle animal qui l'a accompagné tout au long de ces horreurs de la guerre. Même le juge Lantier, malgré qu'il ne soit pas le propriétaire du chien, montre plus d'attention envers Guillaume : un nom donné par les compagnons de Morlac et qui renvoie ironiquement au Kaiser, soit l'empereur d'Allemagne. Le même chien soldat qui s'est battu aux côtés de son maître et qui, au front, avait assisté son maître lorsqu'il était malade. Le héros à quatre pattes, plein de cicatrices et désormais très fatigué, ne se résigne pas et attend patiemment que son compagnon de guerre sorte de sa cellule. Les yeux pleins d'espoir du chien rappellent à l'officier ceux de son défunt chien Corgan et cela le replonge dans les souvenirs vécus avec son compagnon. Les gestes de Lantier à l'égard du chien héros révèlent comment, au cours de l'histoire, l'animal a lui aussi été traité comme un être vivant digne de respect, devenant même dans certains cas un véritable individu avec lequel une relation égalitaire était établie²⁰. En même temps, on remarque que, par crainte d'être mal perçu par la société, le juge tente de ne pas trop montrer son affection pour le chien, car il ne veut pas prendre le risque de faire courir des rumeurs sur sa sensibilité et son empathie envers les bêtes (*Le collier rouge*, p.82). Comme si caresser et prendre soin de l'animal pouvait

¹⁹ The National WWI Museum and Memorial, Les chiens pendant la Première Guerre mondiale, *Les nouvelles illustrées de la guerre* ; 29 mars 1916.

²⁰ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, Éditions du Seuil, 2012, p. 249.

constituer un tabou. Il paraît paradoxal de lire que cet homme de campagne, qui a dû tout sacrifier pour partir à la guerre, ait si peu de considération pour celui qui semble presque le seul à être sincère et à s'intéresser véritablement au bien-être de son maître. D'après le livre de l'historien Éric Baratay « *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire* », on comprend que ce comportement du paysan Morlac était assez courant chez les soldats des tranchées, à tel point que pour beaucoup l'acquisition d'un chien était le comble de la bêtise humaine. « De fait, la plupart des chiens vivent une relation lâche, froide, violente de la part de leur maître, pour les tenir à distance ou exiger plus d'eux ».²¹ Si bien que lors de son interview accordée à Radio France, Rufin révèle que le cœur du livre est axé sur la question qui suit : « Pourquoi ce chien qui l'a suivi et qui l'a sauvé, il ne l'aime pas ? »

L'auteur, en essayant de « raconter la guerre sans la raconter »²², comme le dit Jean-Christophe Rufin lui-même, fait aussi ressortir la question sociale de ceux qui sont partis à la guerre. Ainsi, l'officier Lantier représente l'homme de la ville, tandis que Morlac, qui a eu onze enfants (dont seulement deux ont survécu) et qui est fils d'un laboureur, incarne la simplicité de l'homme de la campagne. Les deux personnages ont donc deux visions et deux expériences différentes de la guerre : « pour l'homme des villes, l'arrière, c'était le plaisir, le confort, la lâcheté, en somme. Pour celui des campagnes, l'arrière, c'était la terre, le travail, un autre combat » (*Le collier rouge*, p.29). Morlac, au fur et à mesure de l'interrogatoire, exprime clairement son dégoût de la guerre : « à l'arrière comme au front, un fait apparaît désormais certain, la guerre va durer. On ne se demande plus quand elle finira, on se plie à l'idée de sa permanence »²³. L'ancien soldat s'oppose en particulier à l'État, qui est responsable de toutes les souffrances, car il a séparé de nombreuses familles et envoyé tous ces innocents se battre pour rien. Morlac, racontant ses expériences et évoquant le climat du front oriental où il a exercé ses fonctions, avoue

²¹ *Ivi*, p. 182.

²² Jean-Christophe Rufin, *On va tous y passer*, *loc. cit.*

²³ Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la grande guerre* ; Paris : Hachette, 1966, p.21.

son changement radical pendant la guerre. Il passe de simple campagnard à homme éveillé, conscient de ce qui se passe autour de lui. Il commence à vouloir en savoir plus sur la société, sur ses « supérieurs », notamment les généraux et les politiciens qui ont mené de nombreux hommes dans les tranchées. Une réalité horrible et sale qui a façonné l'esprit de nombreuses personnes et bouleversé la vision du monde de ces hommes qui, auparavant, souhaitaient un avenir meilleur. En lisant les livres pendant la guerre, une habitude qu'il ne possédait pas avant, Jacques Morlac arrive à découvrir comment la révolution russe de 1917 a pris forme. Un bouleversement sociopolitique qui allait changer à jamais son attitude envers l'État. Cette même « nation qui, au départ, a été regroupée et électrisée sous l'effet de l'Union sacrée s'est assez rapidement divisée en deux camps : celui des combattants d'une part, celui des civils de l'autre »²⁴. La fin de la guerre devient ainsi une exigence pour tous et on commence à voir la solution dans la contestation de l'État. Ceci explique comment Jacques Morlac était devenu à la fois un héros qui défendait la Nation avec d'autres soldats, mais aussi un homme qui reniait cette Nation. Comme par un effet d'aliénation, il ne veut plus s'associer à cet État qui lui a fait de fausses promesses au nom de l'égoïsme de l'idéologie patriotique. Car, en fin de compte, c'était l'État qui allait sortir vainqueur de la tourmente²⁵. C'est pour cela que « la seule victoire qui vaille est celle qu'il faut gagner contre la guerre et contre les capitalistes qui l'ont voulue » (*Le collier rouge*, p.152).

Morlac, par orgueil, devient impatient face aux questions incessantes de Lantier. À tel point que lorsque le juge-militaire va discuter avec Valentine, l'amoureuse du paysan, il lui explique que Morlac ne semble pas vouloir se défendre de toute accusation. Finalement, Morlac décide de se confier au juge Lantier et commence à raconter ce qui s'est passé pendant les affrontements. Il décrit comment une relation de fraternité s'est créée entre les troupes russes et bulgares. Un sentiment de respect mutuel et de complicité est né, pour mettre fin une fois pour toutes à ce cauchemar qu'est la guerre. Tout allait bien, jusqu'à ce que Guillaume, par instinct de chien de chasse, a attaqué un soldat

²⁴ *Ivi*, p. 247.

²⁵ *Ivi*, p. 344.

bulgare, et qu'un piège soit immédiatement soupçonné. Alors, d'un état de fraternité entre ennemis, on passe à un état de méfiance réciproque. Tout cela parce que le chien de Morlac avait pris l'initiative d'attaquer l'un des soldats de l'autre front. S'agit-il peut-être de l'échec d'un plan de réconciliation qui aurait abouti à la fin de la guerre ? Le geste du chien avait éveillé un sentiment de rancœur chez son maître, de telle sorte que ce n'est qu'à la fin que Morlac se rend compte du fait qu'il ne pouvait pas en vouloir à son chien et qu'il était inutile de le blâmer. Après tout, il n'est pas un être humain et il n'a fait qu'obéir aux ordres de son maître : « pour lui, un ennemi c'est un ennemi. C'est un bon chien fidèle » (*Le collier rouge*, p. 122). Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, ce sont bien les militaires qui se sont battus dans les tranchées contre leurs ennemis qui se sont changés en bêtes. Désormais, même le fait que le chien porte un collier témoigne d'un changement de statut- ce même collier « qui servait autrefois, dans l'aristocratie, de parure pour dire la valeur du bichon de salon, qui affiche à présent l'appartenance à un maître et un domicile »²⁶. Le chien au collier rouge devient un vrai héros : « il avait toutes les qualités qu'on attendait d'un soldat. Il était loyal jusqu'à la mort, courageux, sans pitié envers les ennemis... Les distinctions, les médailles, citations, avancements, tout cela était fait pour récompenser des actes de bêtes » (*Le collier rouge*, p.127). À tel point que l'ancien soldat décide de le décorer avec sa propre médaille de guerre. Ironiquement, comme s'il s'agissait d'un couronnement solennel, le maître Morlac prononce à son tour un discours pour féliciter le chien : « Soldat Guillaume, au nom du Président de la République, je vous accueille dans l'ordre de l'ignominie qui récompense la violence aveugle, la soumission aux puissants et les instincts les plus bestiaux et je vous fais chevalier de la Légion d'honneur » (*Le collier rouge*, p.150). Ce geste apparu provocateur à l'époque, il s'agissait d'un outrage à la nation, et les mesures prises par les autorités aboutirent à la condamnation du susnommé Morlac. Alors qu'il s'était distingué par son héroïsme lors de ses opérations sur le front d'Orient, il avait commis une faute presque impardonnable. Pourtant, malgré la gravité de l'acte de Morlac, Lantier prend la décision de libérer l'ancien soldat. En effet, on peut voir à travers ce jugement un

²⁶ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, op. cit., p. 279.

changement d'époque. Si les punitions étaient autrefois sans pitié pour le prisonnier, Lantier joue désormais un rôle de médiateur. En effet, à plusieurs reprises, le juge-militaire fait preuve de magnanimité même face au détenu, qui était alors considéré comme un héros qui avait déshonoré l'État.

L'ensemble du récit de ce roman humaniste se caractérise par la simplicité de la plume de son auteur. Le langage employé est un langage familier qui parvient à reproduire non seulement le contexte historique, mais aussi le statut social des personnages concernés. Jean-Christophe Rufin, capable de représenter une réalité aussi complexe que la guerre, fait en sorte que les sauts continus entre le présent des dialogues et les retours en arrière forment d'excellents éléments de style qui permettent au lecteur de suivre une logique chronologique. Cette technique utilisée par le romancier permet également au lecteur de suivre, sans se perdre, l'intrigue qui révélera progressivement la cause principale de l'arrestation de Morlac. Le style du récit présente un caractère narratif et descriptif, et à certains moments de l'histoire, le déroulement du récit semble lent. Le roman se concentre presque toujours sur les actions de l'ancien soldat Morlac, de sorte que la narration est ralentie à certains moments. Jean-Christophe Rufin, en décrivant cette vie freinée à la campagne et en pleine guerre, réussit à rendre pleinement compte du fait que « l'aspect des petits villages est resté identique. Peut-être sont-ils un peu plus vides, un peu plus mornes. L'image qu'ils offrent n'est pas sensiblement différente de celle d'autrefois : c'est toujours la vie au ralenti »²⁷. La narration est dominée par l'intérêt que porte le juge Lantier à connaître l'histoire qui a conduit le chien-soldat à se montrer si loyal envers Morlac. Cela pousse Lantier à poser de nombreuses questions, même privées, qui se révèlent parfois importunes. C'est ainsi qu'apparaît une autre image du juge, celle d'un non-professionnel, qui laisse entrevoir une attitude d'affection et de compréhension. Il commence à comprendre la raison de ce sentiment de haine que Morlac ressent contre l'État qui, au lieu de veiller sur les civils, les a abandonnés dans le chaos.

²⁷ Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la grande guerre*, Paris : Hachette, 1966, p.143

1.3. Le collier rouge : un roman empreint d'émotions et de références historiques

Cette histoire est tirée de l'expérience du grand-père de l'ami de Jean-Christophe Rufin, comme cela a été déjà dit précédemment. En effet, en écrivant ce roman, l'auteur met en avant son expérience personnelle, ainsi que l'histoire de plusieurs hommes qui ont souffert sur les champs de bataille pendant la Première Guerre mondiale. Ce récit parvient ainsi à résumer parfaitement une avalanche d'émotions, allant de la joie et du soulagement de revoir ses proches après la guerre, à la haine justifiée contre un État qui tourne le dos à des civils qui ont perdu toute forme d'espoir avec le temps. Un espoir qui s'éteint dans un triste théâtre où s'entassent de nombreux corps de soldats perdus ou décédés.

C'est moche tu sais. Tout ce que nous mettons devant tes beaux yeux est moche. J'ai honte de nous [...] Pourquoi les hommes n'avaient-ils pas cette sagesse ? Se taire. Écouter. Toucher [...] À la guerre, on fabrique des hommes morts et, pour les camoufler, on les appelle des héros [...] Si tous les soldats prenaient leurs jambes à leur cou pour rentrer chez eux la guerre serait finie et ce serait le plus grand des biens. Pourquoi ne le font-ils pas ? Tu le sais ? Parce qu'ils sont vaniteux.²⁸

Cet extrait du livre *Dans la guerre* de Alice Ferney voit le soldat Brêle engager une conversation stimulante avec le chien Prince. Un dialogue qui montre que malgré le fait que l'un soit un homme et l'autre un animal, pour beaucoup de soldats en guerre, le contact avec ces bêtes est devenu un refuge, un moment de défoulement, une thérapie. Dans ce même roman, le maître du chien, Jules, fait fièrement et admirablement l'éloge de son animal : « Il montrait que les bêtes ont une noblesse, une mémoire, une capacité d'inventer, un humour, une morale même, et qu'elles sont capables de faire l'offrande de leur vie [...] Les animaux étaient peut-être un exemple que Dieu aurait mis sous les yeux de l'humanité, disait Jules »²⁹. Mais alors pourquoi cette guerre créée par les hommes devait-elle mettre en jeu ces êtres innocents ?

Le chien joue en effet un rôle central dans le roman de Jean-Christophe Rufin, on le retrouve dans toutes les scènes même lorsqu'il semble physiquement absent, ses aboiements interminables parviennent à combler les moments de silence. Mais

²⁸ Alice Ferney, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, Éditions Actes Sud, 2013, pp. 334-335.

²⁹ *Ivi*, p. 248.

« Guillaume » devient aussi un sujet de sagesse, car l'homme ne peut qu'apprendre du chien comment être moins orgueilleux et plus loyal.

Cette sensibilité ressentie envers le chien, ce compagnon de guerre, est en quelque sorte un exemple de comment, dans un monde qui voit toute forme d'humanité et d'empathie se détériorer, l'homme ne reconnaît plus sa société : la guerre ne lui appartient pas, pas plus que les pouvoirs qui égarent la nation d'en haut. Voilà pourquoi Morlac, ainsi que le personnage de Félicité que l'on retrouve dans le roman de Ferney, sont animés par un inévitable sentiment de rejet de la guerre. L'une des raisons à cela est certainement la séparation forcée avec leurs proches, qui se traduit par des pleurs et par des échanges de lettres d'ajournement.

Dans le roman de Rufin et de Ferney, apparaît à ce propos l'angoisse de l'attente de la lettre adressée aux proches partis à la guerre. Une attente qui demande beaucoup de patience, mais qui, en même temps, fait penser à la pire des éventualités. En effet, personne ne sait si la lettre est arrivée jusqu'au destinataire ou si la réponse viendra de sa part. Sans compter que le nombre d'hommes partant à la guerre augmentait : « en quelques semaines, plus de trois millions sont partis. En quelques mois, dix millions. En quatre ans, vingt millions »³⁰. Les tranchées se révèlent comme un environnement invivable qui « par sa configuration tactique, oblige à une cohabitation entre hommes et bêtes qui se traduit par une proximité jusque dans le logement »³¹. En plus, à cette guerre totale, comme si les victimes ne suffisaient pas, des chiens comme Guillaume et Prince, et le soldat Morlac comme tant d'autres, se retrouvent dans un lieu où « personne ne parlait la même langue. Personne ne savait ce qu'il devait faire ni où il devait aller. Des tas d'ordures sur les quais, des carcasses de toutes sortes d'animaux qui pourrissaient au soleil, des gens qui mangeaient assis par terre »³².

³⁰ Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la grande guerre*, op. cit., p. 25.

³¹ The French-Review, published by the American Association of Teachers of French (La Grande Guerre), Volume 87, Numéro 4, Mai 2014 : *La Grande Guerre des animaux-soldats* (pp. 89-98), par S. Pascale Vergereau-Dewey ; p.92.

³² Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, Éditions Gallimard, 2014, p. 47.

Une réalité que le roman humaniste *Le collier rouge* parvient à décrire en toute originalité. Contrairement à ce que font beaucoup de romanciers historiques, l'académicien Rufin met en avant des personnages dans des situations tout à fait ordinaires. Ici, dans la vie campagnarde décrite, « contrairement à ce qu'a pu laisser supposer le mythe de l'enthousiasme guerrier », le paysan qui était sollicité pour participer à la guerre était sans aucun doute plus enclin à travailler ses terres qu'à s'aventurer dans le camp de guerre³³.

L'auteur fait parler les protagonistes en évoquant la cause de la détention de Morlac. La narration de l'arrestation fait entrer en scène le souvenir qui renforce également l'histoire d'amour entre Morlac et Valentine. Cet amour, au cours des pages du livre, semble faire écho, et même si beaucoup de temps s'est écoulé depuis que le soldat est parti à la guerre, la mémoire et les bons souvenirs ne sont pas éteints. Au contraire, ils se fortifient, de même que l'esprit pacifiste unissant tous les personnages : le souhait qui les lie étant de voir un avenir sans plus de guerres.

Les influences sont les plus fortes lorsque les vécus animaux sont au cœur des vécus humains et qu'ensemble ils forment des vies et des histoires communes, faites de chair, de sang, d'émotions, d'échanges, de dialogues, au sens large d'interactions de gestes, de postures, de vocalises[...] Ces vécus de bêtes, bien réels et bien vus, fondent le sentiment omniprésent d'être ravalé à cette condition, envoyé à l'abattoir, quelquefois tués de la même façon, « égorgé comme on égorge les bêtes », piégé comme on les piège.³⁴

Effectivement, l'expérience des animaux et des hommes pendant la Première Guerre mondiale ne semble pas très différente. Au contraire, la vie des civils, privés de toute forme de dignité et dans des conditions inhumaines, a subi une transformation radicale et est devenue insupportable, terrifiante et sombre à plusieurs égards. Le contexte de la guerre avait déformé l'humanité à jamais.

³³ Jean-Yves Brancy, *S'engager pour la paix en 1914. L'éclairage de Romain Rolland*, TOULOUSE Université Paul Sabatier

³⁴ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, op. cit., pp. 321, 323.

Chapitre 2 : L'adaptation cinématographique du roman

2.1. Du texte à l'écran

Sous la plume de l'écrivain Jean-Christophe Rufin, l'intrigue du roman illustre des sentiments opposés : allant de la relation amoureuse entre Morlac et sa bien-aimée Valentine à la vie tragique dans les tranchées. En somme, une véritable synthèse de la réalité vécue par de nombreux Français de l'époque. Une expérience de la Première Guerre mondiale qui témoigne non seulement des mésaventures et des souffrances vécues sur le champ de bataille, mais aussi de cette complicité entre l'animal et l'homme. Un lien singulier qui rapproche en quelque sorte le côté animal, souvent associé à l'instinct, et le côté humain, qui se veut conventionnellement plus rationnel. Mais cette relation entre l'animal et l'homme, telle qu'elle apparaît dans le livre, connaît un renversement car « il y a une rectitude dans l'animalité dont l'homme est privé »³⁵.

Les pages du roman « *Le collier rouge* », quatre ans après la première publication chez Gallimard, soit en 2018, sont enfin adaptées au cinéma et trouvent leur place dans les salles de cinéma. À l'origine de cette adaptation cinématographique du roman, le réalisateur Jean Becker avoue, lors de son entretien avec Camille Paul, que le processus de réalisation de ce long-métrage inspiré du livre de Jean-Christophe Rufin s'est avéré semé d'embûches³⁶. En effet, le cinéaste révèle que par son âge, 88 ans, le tournage a été physiquement compliqué pour lui. C'est son ami monteur, Jacques Watt, qui, séduit par le roman de l'académicien Rufin, lui a vivement recommandé de le lire et l'a encouragé à tourner le film « *Le collier rouge* ». Jean Becker alors, persuadé par son ami, après avoir lu le roman, a immédiatement songé qu'un potentiel film allait naître de ces pages. Plusieurs scènes du livre lui semblaient être de véritables séquences de film. Toutefois, le réalisateur a rencontré initialement des difficultés liées à son insécurité : « Mais j'avais

³⁵ Alice Ferney, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, Éditions Actes Sud, 2013, p. 138.

³⁶ Camille Paul, « Le collier rouge : pourquoi l'âge de Jean Becker a failli poser problème sur ce film », *France 3* (2022).

très peur de me lancer là-dedans, de tourner toutes ces scènes de guerre à mon âge. Mais c'était aussi ce qu'il y avait à côté qui m'a plu. Toutes ces histoires d'amour et d'amitié, c'est ce que j'aime traiter dans mes films »³⁷. Certes, le directeur artistique s'estime trop vieux pour réaliser un film de guerre. Mais, après réflexion, Jean Becker a décidé de prendre l'initiative et de consacrer sa créativité à cette intrigue pleine d'entrelacs et d'émotion. Une initiative dont il est fier et qu'il attendait depuis la fin de la lecture du livre de Jean-Christophe Rufin. Jean Becker avoue son désir de concrétiser le roman en film : « J'en ai vraiment bavé...Entendons-nous bien : je suis très heureux d'avoir tourné « *Le collier rouge* » mais physiquement, j'ai eu du mal à suivre »³⁸.

Jean Becker, qui a commencé sa carrière comme assistant réalisateur de son père Jacques Becker, adapte l'histoire dramatique de Jean-Christophe Rufin au monde du cinéma entre autres parce que l'intrigue incarne l'expérience de nombreuses familles françaises. Or, l'envoi de soldats dans les tranchées, la mort de nombreux hommes et animaux reflètent les conditions de la société du XX^e siècle. Une époque qui a marqué à jamais l'histoire de l'humanité et qui a vu de nombreuses personnes au cœur de ces événements atroces, y compris le grand-père de Jean Becker. Lors de son interview accordée à Europe1, le réalisateur du film « *Le collier rouge* » raconte comment son grand-père a passé quatre ans dans les tranchées. Jean Becker a toujours été conscient des méfaits de la guerre, mais il avoue aussi que dans sa vie privée personne n'en parlait, son grand-père refusait ainsi de revenir sur ses traumatismes. Ainsi, le secret du grand-père a empêché Jean Becker d'oser poser des questions à ce sujet, il ne pouvait certainement pas lui dire que « cette guerre était nulle et qu'elle avait débouché sur quelque chose de lamentable »³⁹. La même expérience de la guerre a également été vécue par les familles des acteurs qui ont participé au film. En particulier, l'acteur François Cluzet, qui a joué le complexe rôle du juge Lantier, et Nicolas Duvauchelle, qui a joué le personnage de Morlac, révèlent comment

³⁷ Jean Becker pour « Le Collier rouge » : 14-18, « une guerre stupide et meurtrière », Europe 1 (2018).

³⁸ Camille Paul, « Le collier rouge : pourquoi l'âge de Jean Becker a failli poser problème sur ce film », *loc.cit.*

³⁹ Jean Becker pour « Le Collier rouge » : 14-18, « une guerre stupide et meurtrière », *loc.cit.*

le tournage de ce film s'est avéré très touchant par rapport à l'histoire de leurs familles. Dans l'émission « Vivement Dimanche Prochain », les deux acteurs racontent que, pour de nombreuses raisons, parler et échanger sur le vécu de la Grande Guerre était tabou. Le projet de film, inspiré du roman de Jean-Christophe Rufin, devient alors un moyen pour faire entendre la voix de tous ces soldats et familles qui ont subi les traumatismes de cette guerre atroce. Il s'agit bien d'une « boucherie inutile »⁴⁰ comme le dit Nicolas Duvauchelle. Une guerre qui a d'abord suscité l'enthousiasme et la dévotion de nombreux Français. Mais ce sentiment initial d'optimisme, né de la volonté de récupérer l'Alsace et la Lorraine de l'occupation allemande, s'est progressivement transformé en un cauchemar sans fin. À cet égard, François Cluzet retrace comment son grand-père avait été déclaré mort pendant la Grande Guerre, et comment ce tragique événement était toujours passé sous silence à la maison.⁴¹ Les témoignages des acteurs et du metteur en scène prouvent comment, dans de nombreuses familles, il est courant d'éviter de parler ou de revivre les souvenirs des tristes épisodes qui ont marqué le déroulement de la Première Guerre mondiale.

Ainsi, l'histoire de la vie dans les tranchées décrite dans le roman de Jean-Christophe Rufin, et dans son adaptation cinématographique dirigée par Jean Becker, ont réussi à dépeindre les effets psychologiques et la réalité quotidienne de la période de la guerre de 1914. Et cela a été exécuté d'une manière à la fois concise et efficace. La collaboration entre l'écrivain et le réalisateur nous permet de nous identifier aux personnages et de comprendre leur façon d'agir, de penser et de communiquer. Les personnages deviennent alors la personnification des conditions atroces de la guerre et des tranchées. Les conséquences de la vie des soldats tels que Morlac sont la preuve de ce qui résulte d'une vie absente de toute humanité : « voilà ce qu'avaient produit quatre ans de guerre : des

⁴⁰ François Cluzet et Nicolas Duvauchelle, *Vivement Dimanche Prochain*, 18 mars 2018.

⁴¹ *Ibidem*.

hommes qui n'avaient plus peur, qui avaient survécu à tellement d'horreurs que rien ni personne ne leur ferait baisser les yeux »⁴².

Revenant sur le déroulement de la réalisation du film « *Le collier rouge* », le metteur en scène explique que, à la suite de la lecture du roman, sa tendance innée à vivre un peu dans le passé l'a aidé dans sa phase d'inspiration⁴³. En effet, comme le déclare l'acteur François Cluzet, en parlant du génie artistique de Jean Becker (avec lequel il avait déjà travaillé), ce qu'il admire le plus chez le réalisateur, c'est justement le fait « qu'il réalise le film qu'il a dans la tête »⁴⁴. De ce point de vue, le metteur en scène n'a donc pas rencontré de difficultés particulières, la trame de l'écrivain de l'Académie française lui a paru compréhensible. À tel point qu'il a pu comprendre les personnages du livre. Étant donné que, comme l'explique Jean Becker lors d'une interview : « Je me souviens de mon enfance dans la guerre et de ma vie en campagne. J'ai des souvenirs de ruralité, de vie campagnarde, comme un paysan, et de ça je ne m'en sépare pas »⁴⁵. La vie simple de Morlac et Valentine dans le petit village du Berry, telle qu'elle est décrite dans le roman de l'ancien médecin Rufin, a en effet capturé le cœur de Jean Becker. Cette plongée dans le passé, dans les années 1914-1918, saisi une signification très personnelle pour le cinéaste et pour sa vision subjective. Tant que sa version du roman « *Le collier rouge* » parvient à se concrétiser dans la création du film. L'adaptation d'un roman est cependant une technique qui présente de nombreux obstacles, tant dans la phase de réalisation que dans la phase finale. Il faut donc constater que :

L'adaptation d'un texte historique à une suite cinématographique exige un art particulier car il ne s'agit pas de plaquer ce texte sur des images mais de rendre celles-ci plus suggestives par des contrepoints, des rappels de thèmes [...] C'est au cours de ces opérations de mixage qu'on ressent mieux combien la réalisation d'un

⁴² Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, Éditions Gallimard, 2014, p.32.

⁴³ Jean Becker, *Interview Allociné*

⁴⁴ Sophie Granel, « Jean-Christophe Rufin, auteur du « Collier rouge » : « Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution », *Franceinfo culture* (2018).

⁴⁵ Jean Becker, *Interview Allociné, loc.cit.*

film est une œuvre collective : elle ne peut aboutir qu'à condition que règnent l'amitié et la confiance entre les différents maîtres d'œuvre, dont le réalisateur assure la cohésion⁴⁶.

Cette opération d'adaptation du roman n'a pas seulement fait appel au réalisateur Jean Becker, mais à de nombreux esprits et points de vue différents qui ont collaboré pour donner vie au film. En effet, Jean-Loup Dabadie, avec qui le réalisateur avait déjà travaillé pour le film *La Tête en friche*, a également été appelé à participer à la production du film « *Le collier rouge* ». Dans ce film Dabadie s'est chargé du scénario des dialogues⁴⁷. Les mêmes dialogues ont également été confiés et vus par l'auteur original du roman. Jean-Christophe Rufin a suivi de près l'ensemble du projet cinématographique⁴⁸. En effet, l'histoire du Collier rouge est tirée d'une anecdote réelle, que Jean-Christophe a décidé de mettre par écrit immédiatement en raison de sa portée intime. Il s'agit, comme il a été déjà mentionné dans le chapitre précédent, de l'histoire du grand-père d'un ami proche de l'académicien. Le romancier explique qu'il a toujours eu le désir de traiter le sujet de la Première Guerre mondiale⁴⁹. L'incident du grand-père de l'ami devient alors une opportunité pour l'écrivain qui lui permet de « mettre en scène toutes les contradictions de chacun »⁵⁰. Une occasion qu'il saisit immédiatement et qu'il décrit dans son récit plein de surprises et d'émotions.

C'est précisément pour cette raison que la participation active de l'auteur du roman humaniste à la co-écriture des dialogues a permis au film de rester fidèle à la trame originale du texte. Pour le romancier Jean-Christophe Rufin, cela a été « une façon de

⁴⁶ Marc Ferro, Annie Kreigel, Alain Besançon, « L'expérience de la Grande Guerre », *Annales. Économies, sociétés, civilisations, Histoire et cinéma*, (2), 1965, pp.327-336 ; p.333.

⁴⁷ Camille Paul, « Le collier rouge : pourquoi l'âge de Jean Becker a failli poser problème sur ce film », *loc.cit.*

⁴⁸ Sophie Granel, « Jean-Christophe Rufin, auteur du « Collier rouge » : « Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution », *loc.cit.*

⁴⁹ Sophie Granel, « Jean-Christophe Rufin, auteur du « Collier rouge » : « Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution », *loc.cit.*

⁵⁰ *Ibidem.*

poursuivre l'aventure commencée il y a plusieurs années »⁵¹. En somme, la mise en scène de Jean Becker a été une aventure et un véritable défi, dont le cinéaste s'est toutefois montré particulièrement satisfait.

L'interprétation du roman dramatique proposée par le cinéaste révèle comment une adaptation cinématographique est une proposition, la contribution de la vision d'un autre sujet, d'un autre auteur. À la vision du réalisateur s'ajoutent de nombreux autres esprits créatifs, du coproducteur au cadreur, des biais et des formes d'expression différents et uniques.⁵² Le point de vue de Jean Becker, son imagerie et sa façon de projeter les personnages du livre dans la vision cinématographique expliquent comment l'adaptation du roman est pratiquement toujours conditionnée par la pensée subjective du réalisateur. L'auteur du roman, qui représente le monde littéraire, sert alors de pont avec le metteur en scène, ce qui conduit très souvent le public à être plus critique. Les attentes des spectateurs sont en effet très élevées devant un film tiré d'un livre préexistant. C'est ce qui explique que :

Dans une approche subjective de l'enseignement- apprentissage de la lecture-spectature, la source de compréhension du texte et du film réside plus dans le lecteur-spectateur que dans les œuvres elles-mêmes. Le roman et le film sont considérés comme des œuvres inachevées, incomplètes, qui nécessitent la collaboration du lecteur-spectateur afin de prendre forme et, ce, de manière singulière. Même si les textes/ films guident le lecteur-spectateur, c'est lui qui en singularise le sens⁵³.

Le phénomène de l'adaptation au cinéma d'œuvres préexistantes n'a pas été appliqué de manière récente dans l'histoire. Le passage de la page imprimée au grand écran est certainement marqué par des changements considérables, même dans la représentation

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² Maxime Labrecque, « L'adaptation cinématographique, Regard sur une pratique polémique », Numéro 302, mai 2016, p.52.

⁵³ Nathalie Lacelle et Christine Vallée, « Lire le roman et visionner son adaptation filmique : un parcours subjectif », *Québec Français*, été 2010 (158), pp. 56-60 ; p.56.

des personnages, l'intervention de la main du réalisateur est inévitable⁵⁴. La question suivante mérite donc d'être posée : « ainsi, puisque l'équivalence n'est pas un horizon atteignable, comment parler d'adaptation sans que celle-ci soit constamment hantée par le spectre de la fidélité à l'œuvre originale ? »⁵⁵.

L'ingrédient pour une bonne adaptation du roman est dans les personnages. Selon l'écrivaine Monique Proulx « au cinéma comme dans le roman, explorer tous les recoins de l'humain, c'est extraordinaire. C'est l'usine de Frankenstein. À condition de donner aux personnages une architecture cohérente, d'en faire des rassembleurs d'émotion »⁵⁶. Et c'est exactement le résultat obtenu par Jean Becker, qui a réussi à faire un assemblage des scènes qu'il avait imaginées en lisant le livre *Le collier rouge*.

Les personnages sont au cœur de l'histoire puisque c'est par eux et en eux que les choses se passent. Qu'ils provoquent ou subissent l'action, c'est à eux que le lecteur s'identifie, en les imaginant, en les faisant siens. Au cinéma les personnages sont en quelque sorte imposés. Êtres en chair et en os, incarnés de surcroît par des acteurs qui sont forcément autre chose que ce que l'on avait imaginé en lisant. Devant une adaptation d'un roman qu'on avait lu, on a parfois un choc, une surprise, parfois désagréable, à voir ceux et celles qui ont été choisis comme acteurs. Les voir jouer et parler n'est pas toujours conforme à ce que l'on avait imaginé.⁵⁷

Dans le film, on retrouve tous les personnages présentés dans le livre. On retrouve ainsi le chien Guillaume que l'on voit dans un premier temps uniquement en train d'aboyer. Un chien que l'acteur François Cluzet décrit ainsi : « les trois grandes qualités c'est l'humanité, la fraternité et la fidélité qui exprime le chien »⁵⁸. Nous avons également le duo central représenté par le prisonnier de guerre Morlac et le juge Lantier, interprétés

⁵⁴ Maxime Labrecque, « L'adaptation cinématographique, Regard sur une pratique polémique », *loc.cit.*, p.52.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ Annick Duchatel, « Quand le livre fait son cinéma : Panorama d'une relation fructueuse », *Le livre et le cinéma : une histoire d'amour*, Volume 1 (1), automne 2004, p.20-26 ; pp. 22-23.

⁵⁷ Alain Morency (1991), « L'adaptation de la littérature au cinéma. *Horizons philosophiques*, 1 (N°2), pp.103-123 ; pp.121-122.

⁵⁸ François Cluzet et Nicolas Duvauchelle, *Vivement Dimanche Prochain*, *loc.cit.*

respectivement par Nicolas Duvauchelle et François Cluzet. L'histoire est essentiellement centrée sur la conversation entre les deux hommes et le film de Jean Becker reprend pratiquement tous les éléments du roman. Quant à l'actrice Sophie Verbeeck, elle joue le rôle de Valentine : la chérie de Morlac. Avec Jean-Christophe Rufin, « *Le collier rouge* » a pris une forme qui parvient à résumer plusieurs thèmes en quelques pages « il y a une histoire d'amour, de rébellion, d'honneur, un mélange de beaucoup de choses et c'est très intense »⁵⁹. Une mosaïque de thèmes que Jean Becker a voulu reprendre et inclure dans la version de son long-métrage. Pour les rôles des acteurs, François Cluzet explique ce qui l'a amené à s'attacher au rôle du juge militaire : la raison en est sa prise de conscience de ce que devenait la guerre. D'ailleurs, chez Lantier, l'acteur suit l'évolution de sa prise de conscience, de sorte que, comme dans le film et le roman, on voit comment le juge va se détacher de plus en plus du milieu militaire. En effet, Lantier deviendra un véritable avocat de la défense pour la cause de Morlac⁶⁰. La maturation et la prise de conscience par les protagonistes de ce qu'était la misérable réalité de la guerre constituera un thème récurrent.

2.2. Une analyse comparative entre le roman et le film

Au début du film, la représentation de l'environnement nous transporte immédiatement au cœur de la vie campagnarde du Berry. Le paysage se montre en effet très estival, sec et les couleurs chaudes se ressentent. Le premier à apparaître à l'écran est le chien, élément clé de l'intrigue qui va être racontée. Ce « gros chien marron à poils courts, sans collier, avec une oreille déchirée »⁶¹ est assis devant la prison, en attente de la sortie de son ami. La première figure humaine qui apparaît montre la colère de Dujeux, le gardien de la prison où Morlac est détenu, qui, au bord de l'endurance, fait taire le chien. Toutefois, cette tentative de le réduire au silence ne fonctionne pas, car le chien continue

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ Jean-Christophe Rufin et François Cluzet au 20h.

⁶¹ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.9.

d'aboyer malgré la chaleur et la soif qui l'assaillent. Ce contraste entre le comportement et les émotions du chien et ceux de l'homme nous permet de délimiter la différence entre l'esprit humain et l'esprit animal. La loyauté et l'amitié du chien pour son compagnon de guerre Morlac met l'animal en valeur, tandis que la mauvaise humeur du gardien donne une mauvaise image de l'homme. On a l'impression que pendant la période de la Grande Guerre, le chien a été habitué à obéir aveuglément à tous les ordres de son maître, à s'adapter aux changements que la guerre allait provoquer et à se servir de ce besoin pour aboyer. La réaction du gardien Dujoux aux aboiements du chien confirme la thèse de Marion Vicart. À travers son étude sociologique, Vicart montre comment le chien, doté d'aptitudes sociocognitives, est capable d'agir et en même temps de faire agir l'homme⁶². L'existence de ce mammifère devenu l'ami inséparable de l'être humain nous apprend à mieux connaître non seulement la catégorie des canidés, mais aussi l'homme. La relation entre l'homme et l'animal n'est donc pas à considérer séparément, puisque la « phénoménographie équitable » nous démontre qu'en étudiant les attitudes du chien, on peut en même temps en apprendre plus sur la conduite de l'homme⁶³. Le chien Guillaume, élément central de la narration du roman et de son adaptation cinématographique, devient également un moyen de donner des leçons de morale. Le romancier Jean-Christophe Rufin résume la pensée qui l'a poussé à parler de la guerre de 1914. Il explique ainsi que tant qu'on se battra comme des chiens, on ne parviendra pas à une conclusion fructueuse. L'histoire elle-même nous apprend que les guerres en Europe se sont arrêtées le jour où l'homme a commencé à comprendre ce qu'il avait en face de lui, car finalement l'ennemi est aussi un frère.⁶⁴

L'arrivée du juge Lantier, qui personnifie l'ordre hiérarchique, remet immédiatement le gardien agité à sa place. L'officier, à son apparition avec son uniforme, sa mimique et son

⁶² Marion Vicart, « Où est le chien ? À la découverte de la phénoménographie équitable », Dans *Sociétés* 2010/2 (N°108), pp.89-98, Éditions De Boeck Supérieur ; p.93.

⁶³ *Ivi*, p.94.

⁶⁴ Sophie Granel, « Jean-Christophe Rufin, auteur du « Collier rouge » : « Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution », *loc.cit.*

sang-froid, affirme sa position sociale supérieure. Dès l'entrée à la prison où est incarcéré l'ancien soldat, on entre dans un lieu sombre et froid. Tout le contraire du paysage calme et chaleureux de l'extérieur. Morlac, que dans un premier temps nous ne voyons pas de face, comme dans le livre, tourne le dos au juge. Lantier, avec son dossier en main, commence à lire et à énumérer tous les endroits et toutes les actions du prisonnier. La description physique du protagoniste Morlac montre, pourtant, une certaine différence entre ce qui est dépeint par l'écrivain Jean-Christophe Rufin et ce que Jean Becker présente dans le film. Alors que dans le livre, Morlac était « vêtu d'un maillot de corps sans manches qui faisait ressortir ses muscles »⁶⁵, dans le film, il apparaît vêtu d'une chemise à manches longues. En ce qui concerne le lieu d'emprisonnement du héros, le réalisateur Becker, en exaltant l'absence de luminosité dans la cellule où se trouve Morlac, semble vouloir suggérer que cet environnement lugubre conditionne et reflète la conduite du prisonnier. L'ancien soldat est réservé et peu communicatif dans le livre, mais dans le film, il semble déjà plus habitué aux questions du juge. Même s'il est convaincu qu'il n'a rien fait de mal pour mériter d'être emprisonné. Dès le début, Lantier commence à poser des questions sur le chien, un compagnon d'armes qui se révélera plus tard être la cause principale de l'arrestation de Morlac. Le réalisateur du film nous emmène ainsi dans un flash-back iconographique, au moment où les soldats se préparent à partir à la guerre. Dans la scène du départ du train, les futurs hommes d'armes ne semblent pas particulièrement inquiets. On voit également le chien Guillaume suivre son maître en courant vers le train. Jean Becker dans son long-métrage fait l'impasse sur plusieurs discours du roman. On dirait que le metteur en scène, écartant certains dialogues entre le juge et le prisonnier, a l'intention d'accélérer le rythme de l'intrigue.

L'expérience cinématographique est en effet un mélange paradoxal de présentation directe et de représentation indirecte. D'un côté, les spectateurs ont l'impression de voir et d'entendre directement des événements ; d'un autre côté, ils ont aussi l'impression que les événements leur sont montrés dans un certain

⁶⁵ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.24.

ordre, avec une certaine durée et selon une certaine manière qui ne sont déterminés ni par les événements eux-mêmes, ni par leurs propres attitudes et conceptions au sujet des événements⁶⁶.

Par exemple, on ne raconte pas comment le chien est devenu la mascotte du régiment, ni les sentiments de Morlac pour ce « Guillaume ». Pourtant, ce sentiment du maître du chien est expliqué dans le roman. À tel point que Morlac avoue au juge-militaire sa relation avec l'animal : « Vous trouverez peut-être ça bizarre, surtout avec ce que je viens de faire, mais je n'ai jamais eu beaucoup de sentiment pour les chiens. Je n'aime pas faire du mal aux bêtes ; je les soigne quand il faut [...] Mais le caresser, tout ça, ce n'est pas trop mon genre »⁶⁷. Il est vrai que dans le livre, nous entrons dans les détails des impressions de Morlac sur son chien. Les explications et les dialogues présentés dans le roman semblent être plus discursifs, alors que dans le film de Becker, on insiste davantage sur l'aspect visuel et on met en avant les émotions et les mots des personnages. Au cours du récit, le paysan Morlac avoue avoir ressenti de la honte à l'idée d'être accompagné par l'animal. Il se contredit cependant en affirmant que son chien n'est pas banal. Au contraire, le juge Lantier, comme dans le film, explique que lorsqu'il est parti à la guerre, plusieurs Anglais se sont fait accompagner par leurs chiens. Véritables compagnons, ils étaient devenus plus que de simples compagnons de tranchées.

⁶⁶ Jon-Arild Olsen, *Film, fiction et narration*, édition Le Seuil, dans *Poétique* 2005/1 (N°141), pages 71 à 91 ; p.73.

⁶⁷ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.27-28.



Les chiens étaient devenus des moyens thérapeutiques pour soulager les souffrances et faire oublier un instant que l'on était en pleine guerre.

L'humeur de Morlac commence à changer totalement, il passe d'une sérénité et d'un calme apparents à l'irascibilité. L'acteur Nicolas Duvauchelle parvient à mettre en scène toute la frustration du prisonnier. En interprétant Morlac, Duvauchelle parvient à emprunter l'identité et le caractère du personnage. Tout comme le romancier le fait lorsqu'il fabrique une fiction dont il ne fait pas partie, l'acteur fait de même lorsqu'il apparaît sous une identité d'emprunt.⁶⁸ Fatigué de devoir se justifier, il ne veut pas laisser le juge l'accuser à tort d'avoir été envoyé en prison à cause de son chien. On remarque ainsi que le protagoniste ne veut pas perdre sa dignité et associer sa culpabilité à son chien Guillaume. Cette préservation de l'honneur ne se retrouve pas dans le livre, mais plutôt dans son adaptation cinématographique. En effet, dans le récit, la colère de Morlac s'oppose au ridicule de sa couverture qui, en tombant, révèle qu'il n'a que des calçons en dessous. Le sérieux des intentions du protagoniste est mieux exprimé dans le film. Le héros de guerre va jusqu'à dire que sa réaction est liée à sa fatigue d'obéir aux ordres d'un État qui ne se soucie pas vraiment des civils : « La nation ? J'ai beaucoup trop donné à la nation ». C'est ainsi que se termine le premier interrogatoire. On comprend alors que cette

⁶⁸ Jon-Arild Olsen, *Film, fiction et narration*, loc.cit., p.75.

guerre inutile et meurtrière a fait de Morlac un opposant au système. Opposé à l'expédition et à la participation forcée des soldats à la guerre, l'ancien soldat devient le porte-parole des soldats tués. Le massacre brutal et impitoyable de la guerre a été sans pitié pour ces pauvres hommes.

Le deuxième jour de l'interrogatoire, Morlac se présente avec un livre à la main. Il s'agit de *Han d'Islande* de Victor Hugo. Un détail que Jean Becker n'ajoute pas dans son film. L'élimination de la présence du livre de lecture de Morlac résulte de la liberté de choix du réalisateur lorsqu'il décide de proposer son interprétation de la trame du roman. Ce faisant, Jean Becker parvient à mettre en évidence certains aspects sur lesquels l'écrivain Rufin ne s'est pas autant attardé. Ainsi, dans l'interprétation originale du metteur en scène, la figure de celui qui adapte le roman au cinéma peut être assimilée à celle d'un critique⁶⁹.

Le réalisateur passe immédiatement à la narration des entraînements et des combats de Morlac contre les ennemis. Les images des blessés et des morts sont tous aussi évocatrices. On a après la scène où Lantier décide de se rendre auprès de Valentine. Et lors de sa promenade à vélo, nous observons la fidélité de l'adaptation dans la représentation de la campagne : « Il fut tout de suite dans la campagne et c'était plus animé qu'en ville. Des carrioles circulaient sur la route, des chevaux attelés commençaient à travailler dans les champs »⁷⁰. Les champs, le bruit des cigales et la maison de Valentine correspondent à ce que le lecteur imagine en lisant le roman. À partir de l'histoire de Valentine, le flash-back revient et Morlac, que nous n'avons vu jusqu'à présent que sous les traits du prisonnier, apparaît au milieu de son travail à la campagne. C'est là qu'a lieu la rencontre entre lui et Valentine. L'histoire d'amour qui naît entre les deux est très bien rendue. Il semble que les personnages du livre soient encore plus

⁶⁹ Brigitte E. Humbert, « L'adaptation cinématographique dans le cours de littérature française », *The French Review* (1999), Vol.72, N°5, p.839.

⁷⁰ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.51.

humanisés dans la version cinématographique. Nous voyons les deux amants en chair et en os et leur interaction naturelle est la preuve de l'excellent travail de Jean Becker.

D'autre part, un élément qui dénote un changement opéré par le réalisateur concerne les livres de lecture que Valentine conseille à Morlac. La version du roman de Jean-Christophe Rufin mentionne les romans de Zola et « *La Nouvelle Héloïse* » de Rousseau. Jean Becker apporte dans le long métrage une modification symbolique, c'est-à-dire qu'il remplace les titres choisis par Rufin pour introduire « *Les souffrances du Jean Werther* » de Johann Wolfgang von Goethe. Le choix du réalisateur n'est pas un hasard puisque l'écrivain romantique Goethe est allemand, tout comme le père de Valentine qui était un juif allemand. La femme lit l'extrait suivant du livre : « la vie humaine est un songe : d'autres l'on dit avant moi, mais cette idée me suit partout [...] Quand je vois que nous épuisons toutes nos forces à satisfaire des besoins, et que ces besoins ne tendent qu'à prolonger notre misérable existence ». Valentine conseillant à Morlac de lire ce roman donne l'impression d'anticiper en quelque sorte ce que sera la douloureuse séparation du couple. L'existence misérable dont parle Goethe reflète le devenir tragique de nombreux civils après le déclenchement de la Grande Guerre.

La rencontre entre Lantier et Valentine est empreinte d'un voile de gêne à partir du moment où le juge commence à poser des questions personnelles sur la vie amoureuse de la femme et sur l'histoire de leur affaire. Contrairement à Jacques Morlac, Valentine semble plus encline à répondre aux questions curieuses du juge. À tel point que dans le roman, on devine comment, dans la pensée de Lantier, toute cette sincérité semble cacher ce qui aurait été l'information la plus importante. La version de Jean Becker, en revanche, intensifie les émotions du couple. À l'heure où la guerre est déclarée, Morlac est appelé à y participer et à quitter sa bien-aimée. L'actrice Sophie Verbeeck montre une Valentine au cœur brisé et abattue à l'idée de laisser partir son amour. D'autant plus qu'il s'agit de partir à la guerre et donc de ne plus jamais entendre parler de Morlac. Au fur et à mesure que l'officier obtient des informations sur le héros de guerre, Lantier se laisse aller à des confidences. Il avoue que cette affaire de Morlac sera sa dernière et qu'il se retirera de l'armée pour enfin mener une vie civile. Malgré l'amabilité du juge, Valentine, encore

hésitante sur les intentions du juge, pense que Lantier a probablement eu peur avec cette justification d'avouer que l'histoire de Morlac l'intéressait. Et c'est justement parce que Morlac est un héros pour la Nation que l'officier montre encore plus son envie de faire sortir le jeune paysan de prison. Les réflexions et les préoccupations de Valentine et de Lantier sont clarifiées et mises par écrit dans le livre. La façon dont Jean-Christophe Rufin cherche à nous faire entrer dans le flux de conscience des protagonistes nous indique comment cette technique a permis de faciliter la possibilité d'une adaptation cinématographique du livre.

Après la conversation avec la bien-aimée de Jacques Morlac, le roman nous entraîne à nouveau dans les pensées de Lantier. Le juge, en effet, commence à nourrir une suite de réflexions. Il commence par dire que l'uniforme qu'il porte ne sera bientôt plus le sien, avant d'être pris d'un sentiment de nostalgie. À la vue du chien Guillaume, couvert de cicatrices qui font de lui un vrai guerrier, l'officier repense à son chien Corgan. Un chien qui s'est sacrifié pour attaquer les voleurs allait mettre en danger la famille de Lantier. L'affaire de Morlac ravive en quelque sorte la mémoire de Lantier, qui semble tout à coup se souvenir de l'animal : « Lantier n'avait jamais oublié le sacrifice de ce chien mais il y pensait rarement. C'était l'histoire de Morlac qui avait fait remonter ces souvenirs »⁷¹. Le prisonnier de guerre devient alors pour Lantier un moyen de regagner son humanité, et progressivement cette empathie et le rapprochement du juge avec le soldat vont se renforcer. Le parallèle entre le courage du chien Guillaume, qui s'est mis en danger pendant les quatre années de guerre, trouve une analogie avec l'histoire du chien de Lantier. L'ami à quatre pattes n'est pas mentionné dans le film, mais l'affection de Lantier pour le compagnon du prisonnier est tout de même représentée. Le juge Lantier, qui ne comprend pas pourquoi Morlac veut rester en prison et aggraver les charges, s'adresse au chien et lui dit : « si tu veux qu'il sorte, tu lui fais comprendre qu'il doit s'excuser ».

Par rapport au livre, l'ordre chronologique des événements présentés dans l'adaptation cinématographique est différent. On peut dire que le cinéaste n'a pas nécessairement

⁷¹ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.71.

altéré l'intrigue du texte original du « *Le collier rouge* ». Ceci est également dû au fait que, comme nous l'avons déjà précisé, Jean-Christophe Rufin a participé à la co-écriture des dialogues du film. Dans sa liberté artistique, le réalisateur Jean Becker s'est permis de placer certaines scènes de l'histoire avant ou après. De cette manière, le metteur en scène manipule le roman en essayant de l'intégrer dans le langage cinématographique.

La description de Morlac dans la version du livre raconte les jours passés au front : « C'était une guerre bizarre, avec peu de contacts [...] C'était la première fois que je voyais Guillaume en action. Il avait compris qui était l'ennemi et il attaquait les Autrichiens sans se tromper »⁷². La routine de la vie en temps de guerre racontée par Morlac rend perceptible la situation désagréable dans laquelle se trouvaient de nombreux soldats. Beaucoup sont tombés malades et leur état précaire renforce le cadre dramatique de la guerre. Et la seule chose qui parvenait à rendre la vie dans les tranchées moins tragique et insoutenable était la présence du chien. Guillaume avait été très proche de son maître quand ce dernier ne se sentait pas bien. Une fois de plus, le chien, malgré son incapacité de communication, se montre loyal et affectueux avec Morlac. Le chien qui est aussi un héros de guerre a donc des points communs avec un autre chien, le chien de Jules, Prince, que l'on retrouve dans le roman « *Dans la guerre* » d'Alice Ferney. Ici aussi, le compagnon, par ses gestes et son obéissance à l'homme, fait démonstration de sagesse, à tel point qu'il devient un exemple à suivre. Pour Jules : « Le silence bêtes lui semblaient une promesse. N'avaient-elles pas été créées pour entendre, aux aguets des bruits du monde ? Elles savaient par nature se taire et écouter, ce qui n'était justement pas le cas des hommes »⁷³.

La scène où Morlac explique son quotidien de guerre ne sera placée par le réalisateur que plus tard. Encore une fois, avec son langage cinématographique, le film anticipe une scène qui sera racontée dans un autre chapitre du roman. Il s'agit du moment de joie où les fronts ennemis se rendent compte de l'unité entre les combattants. L'abdication du tsar et

⁷² *Ivi*, p. 77.

⁷³ Alice Ferney, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, *op.cit.*, p.22.

la révolution de février ont réjoui les combattants russes. L'ambiance de fête et de bonheur, accompagné de sons d'accordéon, capture avec succès le sentiment de fraternité qui naît entre les adversaires vers la fin de la guerre. Jean Becker, comme raconté dans le livre, ajoute la scène suivante : Lantier ne retrouve plus le chien Guillaume devant la prison. Le juge le trouve fatigué sur un canapé dans la maison d'une paysanne. La dame, comme Morlac, n'aime pas l'État et ces maréchaux responsables de la mort de ses enfants. Quand la femme demande au juge militaire son identité, Lantier cache ce qu'il est et ce qu'il fait. Lantier comprend que les paysans le considèrent comme un ennemi alors que, comme on sait, l'officier est en fait très sensible.

Au moment où les soldats du côté bulgare et du côté français entonnent le chant révolutionnaire de l'*Internationale*, Morlac, comme le reste de ses camarades, commencent à ouvrir leurs yeux. Tous les soldats se trouvant en situation de conflit à ce moment-là se rendent compte que la seule solution pour mettre fin à la guerre est la fraternisation.

Morlac : « La fraternisation, voilà ce qu'il fallait ».

Lantier : « Ambitieux, mais pas très réaliste, non ? »⁷⁴

Les civils, désormais privés de leur vie simple, se rendent compte qu'ils ont une cause commune : ne plus voir de morts et mettre fin à cette guerre inutile. Mais malheureusement, comme on le lit dans le roman et comme l'illustre Jean Becker dans le film, le chien de Morlac devient la cause de la rupture de l'unité de deux camps belligérants. Si, dans un premier temps, le maître de l'animal ne comprend pas le geste, il commence ensuite à comprendre que Guillaume est le vrai héros de la guerre. Car « il avait obéi à sa nature et sa nature n'était pas humaine. C'était la seule excuse qu'il avait. Tandis que ceux qui nous envoyaient au massacre n'en avaient aucune »⁷⁵.

⁷⁴ Jean Becker, le film « *Le collier rouge* ».

⁷⁵ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, op.cit., p.128.

Le bilan humain de la Première Guerre mondiale est particulièrement désastreux en France, les pénuries persistent et il faut reconstruire. Des millions de soldats et de bêtes doivent être évacués des zones de combat pour retrouver la vie civile ; beaucoup de « poilus » à quatre pattes ou deux ailes voient les parcours s'arrêter là. Pour les survivants, honorer les morts et commémorer batailles et victoires devient vite une priorité.⁷⁶

Le jour fatidique du scandale, le 14 juillet 1919, Morlac décore son chien d'une croix de guerre. L'acte de rébellion contre l'État, comme prévu, provoque l'arrestation de Morlac. En tant que spectateurs et lecteurs, nous ne comprenons pas bien pourquoi le fait de récompenser l'animal, qui a pourtant participé à la guerre, puisse être perçu négativement. La participation active du chien ne devrait pas entraîner une distinction avec ce qui a été l'intervention des soldats sur le champ de bataille. Ainsi, en raison de cette séparation des rôles attribués à l'homme et à l'animal, où ce dernier fait souvent objet d'une soumission à l'homme, les considérations qui se posent sont multiple. Mais tout d'abord, la question suivante se pose : « Qu'est-ce qu'on récompense chez un combattant ? Est-ce qu'on récompense sa part humaine ou est-ce qu'on récompense sa part animale ? »⁷⁷.

Le juge Lantier au cours de l'interrogatoire, et aussi grâce aux conversations qu'il a déjà eues avec Valentine, comprend la cause de la scène ridicule commise par l'ancien soldat. Morlac sans aucune preuve, et en proie à son émotivité, a été longuement convaincu que sa chère Valentine l'avait trahi avec un autre homme. Le même homme qui était venu aider Valentine pendant que Morlac était à la guerre et dont le nom apparaît dans le récit : Albert. La vengeance du paysan s'avère donc inutile, puisque c'est de lui et de personne d'autre que la femme a toujours été amoureuse. Comme le décrit Jean-Christophe Rufin, « le cri d'une femme amoureuse laisse toujours aux hommes l'impression qu'en cette matière ils sont d'une grande faiblesse »⁷⁸. Les quatre années de guerre ont poussé beaucoup d'hommes et de femmes à l'exaspération. Au point que l'échange de lettres,

⁷⁶ Patricia Hodiesne, « Les bêtes des tranchées, de la reconnaissance à la mémoire », *Les animaux dans la Grande Guerre- Partie III (2020)*, Histoire Contemporaine/Recherche.

⁷⁷ Jean-Christophe Rufin et François Cluzet au 20h.

⁷⁸ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.142.

qui mettait souvent plusieurs jours avant de parvenir à son destinataire, ne suffisait pas à combler la sensation de vide que la guerre provoquait.

La libération de Morlac dans le film se fait immédiatement et presque précipitamment. Le réalisateur démontre une fois de plus sa liberté artistique et son point de vue subjectif. Bien que dans le film comme dans le livre, le changement progressif du personnage de Lantier soit clair. Dans la version de Jean-Christophe Rufin, cependant, avant l'acquittement de Morlac, le juge Lantier semble douter de son innocence. En tant que lecteurs, nous sommes alors à nouveau entraînés dans un suspense qui, peut-être, verra Morlac condamné à cause de son acte. Le juge rappelle une fois de plus au prisonnier que le geste du 14 juillet aura pu être évité. Malgré tout, Lantier, qui s'est désormais engagé dans l'histoire de Morlac et du chien Guillaume, conclura l'affaire. Morlac libre rejoint son chien, dans une fin heureuse qui clôt ce roman dramatique.

2.3. Derrière la caméra : la vision de Jean Becker

Plusieurs moments que l'on retrouve en lisant le livre « *Le collier rouge* » ne se présentent pas dans l'adaptation de Jean Becker. Malgré l'excellent jeu des acteurs, les réductions de scènes répondent à une raison pratique. En effet, les longues descriptions qui ralentissent la progression de la narration dans le texte de Rufin auraient échoué dans le film. Pour éviter d'ennuyer le spectateur, Jean Becker a donc ressenti le besoin de supprimer certaines séquences. Le film est donc agréable à regarder, mais en tant que spectateurs, nous nous rendons compte que la profondeur décrite dans la version du roman n'est plus perçue dans le film⁷⁹. Par ailleurs, l'ordre chronologique proposé dans les chapitres de Jean-Christophe Rufin n'est pas respecté. Le moment où le chien Guillaume attaque par erreur l'autre front qu'il pense ennemi et l'instant où Morlac considère l'animal comme innocent est anticipé par le réalisateur. Et le dialogue entre le jeune Louis et Gabarre qui était mis avant dans l'écrit, à l'écran sera mis dans un second moment. À noter qu'il est également important, bien que non pris en compte par l'interprétation du

⁷⁹ Cinécinéphile.com.

réalisateur, le point de vue de Morlac. Le héros de guerre était en fait privé de poursuivre sa vie normale. La plume de Jean-Christophe Rufin nous fait éprouver de l'empathie pour ce personnage. Notamment parce que Morlac explique au juge qu'il n'avait jamais imaginé qu'il participerait un jour au spectacle obscène de la guerre : « Je n'imaginai pas que tout cela pouvait exister. Les obus, les peuples en uniforme, les combats où, en quelques minutes, des milliers de morts se retrouvent allongés en plein soleil. J'étais un petit paysan...Je ne savais rien »⁸⁰.

Du point de vue du réalisateur, l'amour paternel de Morlac et son amour pour Valentine sont mis en scène. Nous explorons donc ce côté humain que nous comprenons et dont nous nous sentons proches. Mais l'impression et les conclusions que l'on peut tirer de l'adaptation du *Collier rouge* nous amènent à penser que dans le livre, on perçoit surtout les pensées des personnages et leur conscience. Pour le film, c'est l'aspect visuel qui est mis en avant, tout comme les émotions amplifiées des personnages. Les acteurs restent fidèles à la description de l'écrivain Jean-Christophe Rufin. On voit ainsi un juge qui semble d'abord très sérieux dans son travail. Son uniforme fait peur à beaucoup de monde, si bien que personne n'ose contester ses ordres. Toutefois, Lantier s'adoucit et devient plus humain, comme l'illustre bien le film de Jean Becker.

⁸⁰ Jean-Christophe Rufin, *Le collier rouge*, *op.cit.*, p.114.



L'acteur François Cluzet arrive dans l'ensemble à bien jouer le rôle du juge militaire. Son regard bienveillant et son amour pour le chien Guillaume et pour la cause humaine le rapprochent du personnage décrit dans le roman. On retrouve cette même fidélité dans l'adaptation du personnage de Morlac. Ce dernier, se sentant incompris dans ses idéaux, en vient à concentrer à la fois son irascibilité et son côté plus délicat. L'acteur Nicolas Duvauchelle parvient donc à faire passer à l'écran ce que sont les valeurs de l'ancien soldat. Quant à Valentine, on remarque une parfaite ressemblance avec la femme que Jean-Christophe décrit dans son roman. Des pages à l'écran, on voit en effet une femme très émotive, sensible, amoureuse de la lecture et fidèle à son homme. La même loyauté caractérise le chien Guillaume. Tout comme dans le livre, Becker ne néglige pas les détails de l'apparence de l'animal. Il est en effet représenté avec des cicatrices et des coupures à la nuque. Ces cicatrices sont symboliques, car elles prouvent à quel point la Grande Guerre s'est révélée brutale, même envers les innocents. Le nombre injuste de morts que la guerre a causé est signalé à plusieurs reprises dans le dialogue choisi pour le film. À tel point que Morlac finit par ne plus comprendre comment l'homme peut être bon par nature, alors que son expérience dans les tranchées lui a démontré le contraire.

Morlac : « L'homme est bon naturellement, quel con ce Jacques Rousseau ! »

Valentine : « Il veut dire que c'est la société qui rend l'homme mauvais »⁸¹.

⁸¹ Jean Becker, le film « *Le collier rouge* ».

Chapitre 3 : L'impact des animaux dans la Grande Guerre

3.1. Animaux négligés dans l'histoire de guerre

Contre les prédictions initiales d'une guerre de courte durée, la longueur inattendue de la Première Guerre mondiale a surpris le monde entier. Si bien qu'au cours de ce conflit qui a débuté en 1914 et s'est achevé quatre ans plus tard, l'utilisation des technologies les plus avancées (avions, sous-marins, gaz asphyxiants...) a dévoilé la face cachée de l'être humain. La normalisation de la déshumanisation et l'augmentation des décès des soldats sur le terrain ont cependant occulté une autre partie de l'histoire⁸². Le vécu de ces animaux qui, à leur tour, ont sacrifié leur innocence, leur énergie et, dans plusieurs cas, leur vie. Le rôle militaire des animaux s'est avéré déterminant pour l'avancement et la protection des troupes militaires dans les tranchées. À tel point que beaucoup de bêtes ont été assignés à des tâches différentes et que leur aide s'étendue à tous les domaines possibles. Rien que pendant les années 1917 et 1918, environ 10.000 chiens ont participé à la guerre⁸³. On peut donc dire que ce conflit mondial qui a impliqué beaucoup d'hommes est aussi une guerre de beaucoup d'animaux⁸⁴.

Les animaux ont été enrôlés en masse durant la Première Guerre mondiale. Ce conflit fut le dernier de grande ampleur avant la généralisation de la motorisation, d'une part, et où, d'autre part, la cavalerie ait eu un rôle opérationnel. De ce fait, avec un total de 11 millions d'individus, les équidés furent les plus sollicités. À cela, il faut ajouter 100 000 chiens et 200 000 pigeons utilisés par les belligérants des deux camps. Sur l'ensemble du conflit, le nombre de victimes animales se compte en millions.⁸⁵

⁸² The French-Review, published by the American Association of Teachers of French (La Grande Guerre), *op.cit.*, p.89.

⁸³ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, *op.cit.*, p.250.

⁸⁴ The French Review, *op.cit.*, p.89.

⁸⁵ Anne Simon, « Les animaux dans la Grande Guerre », Paris, 21 mai 2015.

Au cours de la Première Guerre mondiale, l'Armée française a perdu environ 1 140 000 de chevaux et mulets, soit 60% des équidés qu'elle a utilisés pendant la guerre⁸⁶. Le nombre exorbitant d'animaux qui ont sacrifié leur vie au cours des années 1914-1918 démontre alors combien, dans le contexte historique, la reconnaissance de la contribution des animaux utilisés dans la guerre est nécessaire. Ainsi, « il faut recourir à une littérature technique négligée par les historiens, comme les traités vétérinaires, les manuels d'abattage ou d'équarrissage, et passer au peigne fin les journaux intimes, les mémoires, les correspondances »⁸⁷.

La contribution des animaux à la Première Guerre mondiale a été mise au second plan de l'histoire. La souffrance de ces créatures innocentes et l'effort physique et émotionnel qu'elles ont fourni ont été perçus, par l'historiographie traditionnelle, comme étant de moindre importance. Comme le montrent les témoignages et les lettres des poilus, les horreurs de la guerre ont marqué les animaux de la même manière. Depuis l'Antiquité, les animaux sont utilisés sur les champs de bataille. L'utilité des bêtes dans la Grande Guerre n'est d'ailleurs pas passée inaperçue⁸⁸. Au contraire, le grand nombre d'animaux « enrôlés » confirme le potentiel de ces bêtes. Et en effet, au cours du XXe siècle, de nombreux animaux (notamment chevaux, mulets, chiens, pigeons) se sont révélés utiles pour le transport, la surveillance, les communications, l'espionnage et la détection de gaz. En plus de ces services, les animaux, lorsque les soldats dans les tranchées se trouvaient privés de nourriture et de provisions, devenaient des ressources nutritionnelles vitales pour la survie de ces hommes.⁸⁹

L'utilisation des chevaux dans la guerre s'est avérée particulièrement importante dans le contexte de la guerre. Le grand nombre de chevaux utilisés pendant la Première Guerre

⁸⁶ Claude Milhaud, «1914-1918. Réflexions sur la perte de 1.140.000 équidés par les armées françaises », *Bulletin de l'Académie Vétérinaire de France* tome 167, N°3, 2014, pp. 263-276 ; p.264.

⁸⁷ Éric Baratay, « Chacun jette son chien. De la fin d'une vie au XXIe siècle », *op.cit.*, p. 150.

⁸⁸ Éric Baratay, *Bêtes des tranchées. Des vécus oubliés* (Paris 2013), rev. Raffaella Cersosimo, *Derecho Animal* (Forum of Animal Law Studies), 10 janvier 2019.

⁸⁹ *Ibidem*.

mondiale en est la preuve. Pourtant, les seuls témoignages qui nous sont parvenus à ce sujet sont les écrits de combattants éprouvés par les nombreuses pertes équinés⁹⁰. Les scènes d'horreur des cadavres de chevaux ont provoqué la compassion de certains soldats qui n'ont pas hésité à noter et à documenter les injustices que la situation de guerre provoquait. « Les mulets, les ânes, les chevaux, les masses musclées de cette chair vivante et chaude, de n'importe quel poil, marcheraient bientôt sous la mitraille. Ce qui séparait ceux-là des hommes, c'était qu'ils n'en savaient rien »⁹¹.

Atroce et impitoyable, la guerre n'a donc pas seulement coûté la vie à des civils, mais aussi à des animaux. Sans remords, sans empathie, l'homme en quatre ans de guerre a montré sa face cachée. Son côté inhumain, son irrépressible « animalité » et sa soif inextinguible de gloire. Sur ce point, Karl Kraus affirme que l'homme a toujours été victime de ses appétits terrestres (appétits sensuels, appétits de gloire, désir de puissance), et cette énumération qui énonce la corrompible nature humaine va de pair avec la déperdition morale et spirituelle. En ce temps de guerre, de décadence et de misère, l'homme manifeste sa capacité de revenir à la barbarie et de renoncer à toute forme de loi morale. C'est l'impératif de haine qui se substitue désormais à l'impératif moral.⁹² Mais, alors si l'homme en guerre s'est désormais dépouillé de toute trace d'humanité « la métaphore réduisant le soldat à l'animalité n'est-elle pas l'aveu que ses auteurs ont renoncé eux-mêmes à toute humanité, en se démarquant si radicalement de créatures qui sont pourtant des exemples d'humilité et de dignité ? »⁹³ Paradoxalement, à l'époque de la Première Guerre mondiale, la présence rassurante des animaux était un exemple de la possible complicité entre l'homme et l'animal. Ainsi, les bêtes ont surpris de nombreux soldats par leur comportement et par le fait que, presque par oxymore, ces mêmes

⁹⁰ Claude Milhaud, « 1914-1918. Réflexions sur la perte de 1.140.000 équidés par les armées françaises », *op.cit.*, p.264.

⁹¹ Alice Ferney, *Dans la guerre*, *op.cit.*, p.33.

⁹² Hélène Florea (2016), « Jamais plus gigantesque petitesse ne fut le format du monde », *Société de masse et démesure dans Les derniers jours de l'humanité de Karl Kraus*, Excès et sobriété.

⁹³ *Ibidem*.

animaux considérés comme « dépourvus de raison » se sont montrés opposés à l'animalisation en cours.⁹⁴ Devenus victimes de la guerre atroce qui se déroule, les animaux ont souffert. Privés de nourriture, d'eau, d'abris sécurisés, et constamment terrorisés par le vacarme des armes utilisées, beaucoup sont morts de peur. Au point que de nombreux soldats trayaient des vaches pour les soulager de leurs souffrances⁹⁵. Sur le champ de bataille, il devient très important de reconforter les animaux déchirés par la guerre. Non seulement en raison de leur utilité stratégique dans la guerre, mais aussi parce que ces mêmes bêtes étaient la seule consolation dont disposaient les soldats. L'homme face à la monstruosité qu'il a provoquée, volontairement ou involontairement, renvoie certainement à la culpabilité, surtout s'il s'agit de faire appel à des êtres non humains. Le spectacle horrible de l'amoncellement des cadavres d'animaux devient donc pour le soldat un avertissement sur le fait que par exemple « la mort du cheval est vécue comme la transposition de celle du camarade ou même encore comme l'anticipation et la prémonition de la sienne propre. Mais elle est rendue peut-être aussi culpabilisante par le statut d'innocence qui caractérise pour ces hommes les animaux »⁹⁶.

L'approche historique à travers laquelle la Grande Guerre est racontée devient révélatrice de la relation homme-animal qui a toujours existé. Dans l'imaginaire collectif, les animaux ont toujours été dépeints comme soumis à la volonté de l'homme. Même si les animaux, contrairement à la pensée commune, sont des « êtres intentionnels »⁹⁷. Il serait donc incorrect de dire que les animaux sont dépourvus de facultés mentales. Partant de la notion que les animaux sont par nature serviles, Kraus révèle que s'il existe déjà une prédominance innée de certains hommes sur d'autres hommes, alors il y a « d'autres

⁹⁴ Damien Baldin, « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », *Le cheval et son image dans l'armée française durant la Première Guerre mondiale*, pp.75-87.

⁹⁵ Éric Baratay, *Bêtes des tranchées. Des vécus oubliés* (Paris 2013), rev. Raffaella Cersosimo, *op.cit.*

⁹⁶ Damien Baldin, « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », *op.cit.*

⁹⁷ Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, janvier/mars 2015, Vol. 56, N°1, pp.135-163 ; p.140.

formes d'exploitation faisant écho à celle de l'homme sur l'homme : celle de l'homme sur la femme, de l'homme sur l'animal, de l'homme sur le végétal. Ce sont des victimes à part entière de la guerre totale, longtemps marginalisées par l'historiographie »⁹⁸.

Dans un premier temps, Thomas procède à l'examen minutieux des orthodoxies théologiques de l'époque. Chaque animal, végétal ou minéral a été conçu par Dieu pour servir l'être humain, tant utilitairement qu'esthétiquement et moralement. L'homme a le droit et le devoir civilisateur de conquérir et d'exploiter la nature. C'est cet anthropocentrisme qui sert de base à tous les postulats "théoriques" de la supériorité humaine. En fait, il s'agit surtout d'établir des différences dont certaines ont dû poser des questions sérieuses telles que : les animaux possèdent-ils une âme ?⁹⁹

Plusieurs historiens, intellectuels et chercheurs ont laissé de côté l'expérience des animaux dans la guerre. Ou bien ils ont parlé des événements de la Première Guerre mondiale, mais faisant toujours référence au point de vue des hommes, au vécu des hommes, tout en admettant le rôle vital joué par les animaux auxquels les soldats étaient attachés. Les études concernant les années de la Grande Guerre, qui a vu la participation de millions d'hommes, se sont donc toujours focalisées sur la vie des hommes et les conséquences que les belligérants ont subies au cours des quatre années de combat. Alors que les animaux, qui ont connu une expérience proportionnelle et similaire sur le champ de bataille, sont devenus des accessoires, voire des figures absentes, dans les pages des chercheurs et des observateurs du conflit mondial.¹⁰⁰ En effet, la centralité de l'homme, qui caractérise généralement le récit et la mémoire historiques, entraîne un effacement systématique des « compagnons de guerre muets ». Il s'agit d'une véritable omission de la présence physique et de la précieuse collaboration que les animaux ont apporté aux troupes. « Ainsi l'histoire des animaux développée depuis trente ans est en réalité une

⁹⁸ Hélène Florea (2016), « Jamais plus gigantesque petite chose ne fut le format du monde », *op.cit.*

⁹⁹ R. Delort, « Les animaux ont une histoire », Keith Thomas, *Dans le Jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*. Traduit de l'anglais par Catherine Malamoud. Paris, Gallimard, 404 p., bibl. (« Bibliothèque des Histoires »). Compte-rendu de Jacqueline Millet, 1988, pp.167-169 ; p. 167.

¹⁰⁰ Éric Baratay, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *études rurales (en ligne)*, 2012, pp.91-106 ; p .93.

histoire humaine des animaux, où ceux-ci, en tant qu'être réels, n'ont guère de place »¹⁰¹. La récente prise de conscience qui a amené un plus grand nombre de personnes à vouloir raconter et donner une voix à l'histoire des animaux qui, malgré tout, ont coopéré avec les soldats en temps de guerre, a été bénéfique. La mise en lumière des histoires de bêtes soulève aussi la question du concept de mémoire. Faudrait-il ou non inclure les « animaux de guerre » lorsque l'on parle de la Première Guerre mondiale ?¹⁰² Dans ce sens, dans le but de briser la vision anthropocentrique de l'histoire, l'historien et spécialiste de la relation homme-animal, Éric Baratay, propose une nouvelle clé d'interprétation dans plusieurs de ses écrits. Baratay entend en effet « humaniser » les animaux qui n'ont pas eu l'occasion d'être racontés dans l'histoire. Pour accorder une place aux non-humains, Éric Baratay renverse les points de vue : les animaux, d'objets et de moyens militaires, deviennent des êtres vivants. Ils commencent à prendre de plus en plus des « traits de caractère humains », car ils ont eux aussi ressenti dans leur vie des émotions négatives (comme la faim, le froid, les massacres, etc.) et positives (principalement le lien affectif avec l'homme).¹⁰³

3.2. La participation des chiens à la guerre

Avec les chevaux et les pigeons, les chiens ont joué un rôle stratégique important dans la guerre de 1914-1918. Les chiens ont notamment été enrôlés pour leur intelligence et leur capacité à distinguer les mots et les gestes des ordres de leurs maîtres. Les chiens de guerre ont donc été soumis à diverses épreuves et défis. Par exemple, de nombreux chiens ont été séparés de leurs maîtres et ont été confiés à des soldats inconnus. Bouleversés par la séparation, sachant que les chiens sont très émotifs, la cohabitation forcée avec des

¹⁰¹ *Ibidem*.

¹⁰² Patricia Hodiesne (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre-Partie I, Les animaux de guerre vus par leurs contemporains français ».

¹⁰³ Éric Baratay, *Bêtes des tranchées. Des vécus oubliés* (Paris 2013), rev. Raffaella Cersosimo, *op.cit.*

inconnus et la nécessité de s'habituer à un autre maître ont constitué des embûches¹⁰⁴. Malgré les difficultés rencontrées, les chiens ont su percevoir les différents tons utilisés par les hommes de guerre et les changements de plans constants. L'esprit d'adaptation inné des chiens est alors devenu agréable aux yeux des combattants. La froideur des hommes des tranchées envers les chiens qui les accompagnaient laisse donc clairement entendre que dans ce contexte, les chiens n'étaient considérés que comme des machines¹⁰⁵. Les animaux sélectionnés ont été choisis en fonction de leurs qualités physiques et de leur tempérament. Des facteurs qui faisaient que ces bêtes acceptaient ou refusaient l'engagement¹⁰⁶. Ces compagnons d'armes sont ainsi devenus décisifs pour le déroulement de la guerre. Dans les armées européennes de la Grande Guerre, les chiens sont devenus des « outils stratégiques », mais les chiens ont aussi accompli bien d'autres tâches. Par exemple, beaucoup d'entre eux ont fini par servir de messagers pour envoyer des lettres à des destinataires éloignés¹⁰⁷. Ou encore, ils servaient dans les camps de secours, après de longues formations, pour aller au secours des blessés du front. « Les chiens sanitaires, les premiers en service en 1914, apprennent à travailler la nuit, à accompagner les brancardiers, à fouiller seuls le terrain pour trouver des blessés »¹⁰⁸. On estime que pendant la Première Guerre mondiale, la *Société du chien sanitaire et des chiens de guerre* a envoyé environ 3 251 chiens sur les fronts.¹⁰⁹ De nombreux soldats français ont à leur tour utilisé des chiens comme attrape-rats dans les tranchées : « les chiens tueurs de rats se sont avérés inestimables pour la vie sur le front »¹¹⁰. Le chien

¹⁰⁴ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, op.cit., p.208.

¹⁰⁵ *Ivi*, p. 255.

¹⁰⁶ *Ivi*, p. 99.

¹⁰⁷ The National WWI Museum and Memorial, l'Histoire militaire : «Les chiens pendant la Première Guerre mondiale ».

¹⁰⁸ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, op.cit., p.206.

¹⁰⁹ L. Gabriel- Robinet, « Les animaux et la guerre », *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, 15 mars 1940, Vol. 56, N°2, pp.358-366.

¹¹⁰ The National WWI Museum and Memorial, l'Histoire militaire : «Les chiens pendant la Première Guerre mondiale », op.cit.

Guillaume du roman « *Le collier rouge* » en est un exemple. Les chiens enrôlés pendant la période 1914-1918 ont alors apporté leur contribution à tous les niveaux. Cette aide précieuse, tant sur le plan physique que moral, a certainement permis de rétablir l'ordre dans le chaos où se trouvaient les armées :

En 1917, les chiens de patrouille de l'armée française sont également mis à contribution et dotés d'un véritable statut de combattant, avec identité individuelle et décorations. Ce sont eux qui aident à localiser les blessés, portent de lourdes mitrailleuses attachées à leurs flancs, se faufilant entre les barbelés pour traverser les frontières. Le chien de guerre a été utilisé comme chien de combat, de garde, de détection ou de pistage, voire chien destructeur du tank. Les Français en possédaient 250 [...] Certains étaient dressés à transmettre des messages durant les combats et la mascotte d'un régiment remontait le moral des troupes.¹¹¹

L'admirable loyauté des chiens a impressionné les soldats des tranchées. Leur intelligence et leur habilité à comprendre les sentiments des hommes ont conduit les soldats à les louer pour ce qu'ils étaient. Ce sont des héros de guerre qui, bien qu'incapables de parler et d'exprimer leurs pensées, savent se faire entendre autrement. Dans le roman « *Dans la guerre* », Jules, le maître du chien, décrit comment, malgré les différences évidentes entre lui et le chien, de nombreux attributs de son ami à quatre pattes le rendent digne d'éloges. En effet, « le chien Prince avait sculpté son être silencieux autour de la parole du maître. Il en comprenait le sens et les nuances, la lettre et l'esprit, les causes et les suites »¹¹². Les expressions de tristesse ou de bonheur des chiens et leur silence font écho aux déclarations du soldat en train de se plaindre ou de se défouler. Le fait de se défouler avec le chien ne s'avère pas inutile, notamment parce que l'interlocuteur n'est pas seulement présent physiquement, mais aussi moralement. La bonté de l'âme de l'animal, son « mutisme bienveillant »¹¹³, vérifie comment « une intelligence du monde était en lui. Il appartenait à la terre, il pouvait comprendre, regarder, écouter, sentir, éprouver et deviner, réfléchir, imaginer même »¹¹⁴. Mais le fait que le chien ne puisse pas parler peut-il être considéré

¹¹¹ The French-Review, published by the American Association of Teachers of French (La Grande Guerre), *op.cit.*, p.90.

¹¹² Alice Ferney, *Dans la guerre*, *op.cit.*, p.24.

¹¹³ *Ivi*, p. 333.

¹¹⁴ *Ivi*, p.134.

comme une malédiction ? Serait-ce la raison pour laquelle beaucoup d'historiens ont oublié de rappeler les services que ces animaux ont rendus ? L'isolement du combattant contraint de voir chaque jour de nouveaux cadavres, et de ne pas partager sa vie avec ses proches, rendait encore plus significatif le soutien moral apporté par le chien. C'est d'ailleurs pour cette raison que dans le roman « *Le collier rouge* », le personnage de Morlac avoue que le véritable héros de guerre n'était pas lui, mais son compagnon Guillaume. Dans le besoin, l'urgence ou le réconfort, les chiens étaient la démonstration qu'une complicité entre l'animal et l'homme était possible. Certes, le destin douloureux de la guerre, où les hommes sont désormais hostiles les uns aux autres, a favorisé et optimisé la figure du chien. En effet, l'animal apparaît tout à coup comme le seul moyen de sauver cette blessure créée par la Grande Guerre. Le chien devient en quelque sorte le symbole des limites de la guerre.¹¹⁵

Il est juste de réserver une large place à l'animal qui a de tout temps accompagné, précédé, réconforté, - voir sauvé, - le combattant d'hier et d'aujourd'hui : le chien. Dévoué, fidèle, courageux parfois jusqu'à l'héroïsme, ce camarade de tranchées, sur lequel tant de poilus de la Grande Guerre ont collectionné d'émouvants souvenirs, vient de reprendre sa place sur le front. On le voit tantôt veillant à l'orée d'un bois, tantôt participant à une expédition de reconnaissance. Toujours, il recueille des témoignages de gratitude de la part de ceux dont il partage les peines, les périls, la patience.¹¹⁶

Sur l'importance de la prise en compte linguistique du chien dans l'histoire, Alice Ferney nous démontre qu'elle a su inclure le chien dans les dialogues de son roman. En adoptant le point de vue du chien, la romancière rend présentes toutes les sensations et les émotions que le chien ressent lorsqu'il est au milieu d'un dialogue avec l'homme. Le fait que les personnages du roman « *Dans la guerre* » s'adressent au chien en employant le « tu » traduit, d'un point de vue linguistique, l'intention de considérer l'animal comme un sujet à part entière. S'il n'est pas capable de parler, il est tout de même capable d'écouter¹¹⁷. Le fait que le chien Prince participe aux conversations permet de faire un premier pas

¹¹⁵ Jean-Christophe Rufin et François Cluzet au 20h.

¹¹⁶ L. Gabriel- Robinet, « Les animaux et la guerre », *op.cit.*

¹¹⁷ Sophie Milcent-Lawson, « Du chien confident à l'animal sujet de conscience- Alice Ferney, Dans la guerre, La parole aux animaux ». *Conditions d'extension de l'énonciation* (2018).

vers la reconnaissance de ces animaux qui ont été écartés par l'historiographie. Le roman d'Alice Ferney montre comment « faire d'un animal un allocataire suffit à le construire linguistiquement comme un actant à part entière de l'énonciation verbale »¹¹⁸. Au-delà de l'inclusion linguistique utilisée par Ferney, la participation des chiens à la Première Guerre mondiale est également rappelée, de manière symbolique, par les différents témoignages et lettres de soldats. Lesquels ont témoigné de leur gratitude envers leurs camarades non-humains. « Compagnons d'armes et de misère à plumes ou à poils, qui ont partagé dangers et souffrances, les ont ravitaillés, aidés à garder espoir »¹¹⁹. Ce n'est que plus tard que des statues seront érigées pour les honorer.

3.3. L'inclusion des animaux pour une approche complète de l'histoire

Jusque-là, on a analysé les raisons pour lesquelles dans l'historiographie, traditionnellement anthropocentrique, les animaux qui ont participé à la Première Guerre mondiale sont passés inaperçus ou considérés comme de peu d'importance. Toutefois, l'archivage du web français, bien que de manière non exhaustive, a réussi à conserver des interventions et des témoignages d'animaux impliqués dans la Première Guerre mondiale¹²⁰. Le peu d'attention accordée aux sujets animaux provient peut-être du fait que les animaux, ne pouvant communiquer verbalement, ne sont pas dotés d'une intelligence comparable à celle de l'homme. Bien que, comme nous l'avons déjà montré, cette affirmation soit discutable. La raison en est principalement que le monde animal comprend des catégories différentes, des caractéristiques particulières et certainement une capacité sensorielle et émotionnelle beaucoup plus grande que celle de l'homme. Dès lors, qu'est-ce qui a poussé l'homme à vouloir priver d'espace les animaux qui ont eux-mêmes lutté ? L'endurance, la persévérance et la patience dont de nombreux animaux ont

¹¹⁸ *Ibidem*.

¹¹⁹ Patricia Hodiesne (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie III, Les bêtes des tranchées, de la reconnaissance à la mémoire », *Histoire Contemporaine/Recherche*.

¹²⁰ Patricia Hodiesne (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie IV, *op.cit.*

pu faire preuve en temps de guerre, sont devenues des véritables caractéristiques des animaux eux-mêmes. En se retrouvant dans le nouveau climat de guerre, les bêtes sont devenues plus emphatiques et même plus humanisées.

On estime aujourd'hui qu'environ 14 millions d'animaux enrôlés dans le conflit y sont morts, en plus de presque 19 millions de militaires et de civils tués.

Les lettres, témoignages et photographies personnelles des soldats et des civils, les cartes postales et la presse, déjà largement illustrée, les publications et archives ministérielles, militaires et vétérinaires nous le rappellent : sans les équidés, le bétail mais aussi les chiens et les pigeons voyageurs, jamais la guerre moderne et mécanisée qu'est déjà le premier conflit mondial, n'aurait pu être menée.¹²¹

La Première Guerre mondiale a mobilisé un nombre considérable d'animaux, notamment parce qu'à cette époque, le sort de la guerre semblait se prolonger. Par exemple, l'insuffisance de la politique d'élevage des chevaux de guerre, que nous avons vu s'avérer indispensable, a eu des conséquences plus importantes, tant sur le plan des pertes humaines, animales que territoriales¹²². Élargir l'histoire pour consacrer des pages aux animaux de guerre devient alors une manière de rendre justice à ceux qui n'ont pas pu s'opposer aux horreurs de la guerre. Même si, apparemment, le fait de modifier l'histoire humaine pour faire de la place à l'histoire animale signifie « se heurter à une définition commune de l'histoire »¹²³, que Marc Bloche définit comme la « science des hommes dans le temps »¹²⁴.

La marginalisation des animaux dans la narration de l'histoire du conflit mondial ne peut pas être considérée comme une mesure adéquate. Surtout si le but est de raconter la réalité des faits, car le nombre d'animaux morts sur le camp de bataille est très élevé. Malgré les oublis et l'exclusion qu'ils subissent dans l'historiographie, les animaux parviennent à se faire une place dans la littérature de guerre. Comme dans les différentes publications militaires, vétérinaires qui rapportent non seulement les pathologies dont souffrent les

¹²¹ Patricia Hodiesne (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie I, *op.cit.*

¹²² Claude Milhaud, « 1914-1918. Réflexions sur la perte de 1.140.000 équidés par les armées françaises », *op.cit.*, p.274.

¹²³ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, *op.cit.*, p.47-48.

¹²⁴ *Ibidem.*

animaux mais aussi le nombre et l'utilité réelle des animaux¹²⁵. Par ailleurs, si l'on prend l'exemple du roman de l'écrivain Jean-Christophe Rufin, on peut dire que la description des rapports entre les hommes et les animaux est également très évocatrice, et nous plonge encore plus dans ce que fut l'expérience des années 1914-1918. Le rôle des animaux a changé. Ils sont devenus de véritables protagonistes : « leurs comportements sont perçus, devinés par les hommes sur le terrain et que ceux-ci pensent et agissent en conséquence »¹²⁶. L'approche historique doit donc d'abord faire de l'animal un protagoniste, étant donné qu'il est souvent représenté comme dépendant de l'homme. Alors qu'en réalité, la participation active des animaux n'a pas seulement soulagé l'homme de certaines tâches lourdes, mais a aussi assuré le progrès de la guerre. Il est donc nécessaire de diversifier la discipline pour passer de la science de l'homme dans le passé à la « science des vivants dans le passé »¹²⁷.

Certes, souligne-t-on, les animaux n'ont pas été totalement négligés par l'anthropologie. Mais celle-ci aurait toujours refusé, par principe, de leur reconnaître une forme d'agentivité, en les étudiant seulement pour autant qu'ils peuvent être des supports de symbole, des objets de représentation, des instruments pour le rituel, ou encore des outils pour l'action ou des biens de consommation ; autrement dit, pour autant qu'ils sont des objets à la disposition de l'être humain, et en aucun cas des sujets.¹²⁸

Les peines endurées par les animaux, comme par les soldats, devraient donc nous conduire à prendre conscience de combien le fait d'être témoins de ces bêtes devrait être ressenti comme une évidence. La capacité des animaux à comprendre et à réagir à certains comportements n'est pas si différente de l'impulsion qui a poussé des millions d'hommes à la guerre. Les animaux sont donc de véritables acteurs, des sujets qui ont coexisté dans les tranchées avec les hommes pendant quatre ans.

¹²⁵ Patricia Hodiesne (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie III, *op.cit.*

¹²⁶ Éric Baratay, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *op.cit.*, p.93.

¹²⁷ *Ivi*, p.95-96.

¹²⁸ Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *op.cit.*, p.137.

CONCLUSION

Cette étude vise à répondre à la question suivante : pourquoi l'historiographie a-t-elle délibérément mis de côté, pendant longtemps, les animaux qui ont participé à la Grande Guerre ?

À partir de cette question, la recherche s'est initialement focalisée sur le roman intitulé « *Le collier rouge* ». Au fil des pages de l'écrivain français, Jean-Christophe Rufin, nous pouvons saisir le rôle crucial que le chien a joué pendant les quatre années de guerre. La contribution de l'animal est décrite dans les pages du livre comme un geste héroïque. À tel point que c'est justement à cause de l'animal que Morlac se retrouve en prison. Le geste scandaleux du maître qui décore son chien d'une croix de guerre sera donc le fil conducteur de tout le récit.

Ce roman, pour lequel Rufin s'est inspiré d'une histoire réelle, a également conduit le réalisateur Jean Becker à vouloir parler de l'expérience de la Première Guerre mondiale dans son film. L'adaptation cinématographique du roman de Rufin devient ainsi un moyen supplémentaire de décrire l'incroyable complicité de l'homme et de l'animal au cours de la terrible expérience de la Grande Guerre.

Le résultat de la recherche apparaît notamment dans le dernier chapitre du mémoire. En effet, ce dernier chapitre vise tout d'abord à expliquer l'importance de la participation des animaux à la Première Guerre mondiale. Et par là, il entend énumérer les différentes tâches que les animaux de guerre ont eues, et leur utilité dans le contexte de la guerre. En outre, pour revenir à la question initiale de l'étude, le but est de montrer que la principale raison pour laquelle les animaux n'ont pas été reconnus à leur juste valeur, provient du fait que l'histoire a toujours eu une approche anthropocentrique pour traiter le passé.

Cela constitue donc un problème majeur de la manière dont l'histoire a été appliquée et racontée. L'interprétation de l'étude, afin d'éviter de marginaliser une fois de plus les animaux qui ont fait l'histoire, vise à réinscrire l'histoire des animaux de guerre dans la mémoire collective. Les différents témoignages de soldats deviennent alors un premier

pas vers la récupération de l'incroyable et précieuse intervention des animaux contre les atrocités commises par l'homme.

RIASSUNTO

La Prima Guerra mondiale, avvenuta nel corso del 1914-1918, è passata alla storia come il periodo più buio dell'epoca moderna. Sono stati quattro anni interminabili e traumatici per i civili e gli animali che vi hanno partecipato. Jean-Christophe Rufin, autore del romanzo "Le collier rouge", così come il regista Jean Becker, riescono allora a rappresentare in modo originale il quadro completo della traumatica storia del conflitto mondiale.

La tesi nel primo capitolo propone un approfondimento di quella che è la biografia dello scrittore del romanzo intitolato "Le collier rouge". Medico, uomo politico, vincitore del Prix Goncourt e scrittore pieno di umanità e di compassione verso il prossimo, Jean-Christophe Rufin è a tutti gli effetti la persona adatta per raccontare l'esperienza che ha visto coinvolti milioni di francesi. Il romanzo si ispira, infatti, alla storia del nonno di un amico dell'autore. Si tratta di una storia drammatica che vede come protagonisti Morlac, un ex-soldato detenuto, e il suo inseparabile compagno di guerra: il cane Guillaume. Nel racconto diventa cruciale anche la presenza del giudice Lantier: un uomo sensibile che si interessa alla storia del cane di Morlac. Le domande poste dal giudice-militare sono, infatti, molto personali e mostrano l'interesse dell'ufficiale per quella che è stata la storia dell'incontro che ha legato un animale e un uomo.

Si tratta per l'appunto di una relazione inusuale. E come si vede nello studio, questa complicità tra uomo e animale viene rappresentata anche nel romanzo di Alice Ferney. Un romanzo molto simile a quello di Jean-Christophe Rufin, e che vuole rendere protagonista anche l'animale.

Possiamo dunque dedurre che il cane diventa l'elemento chiave che ci conduce a comprendere le ragioni per cui Morlac, il padrone, è stato arrestato e allontanato dalla sua famiglia. Dalla rivelazione del motivo per cui l'eroe è stato imprigionato, il secondo capitolo arriva a spiegare come avviene la realizzazione dell'adattamento cinematografica del romanzo. In particolar modo, come Jean Becker ha preso spunto dal romanzo di Jean-Christophe Rufin per arrivare, quattro anni dopo la prima pubblicazione del libro, alla creazione del film "Le collier rouge". Un film che ha visto l'interesse del regista ma non solo. In quanto anche gli attori Nicolas Duvauchelle e François Cluzet nelle loro interviste hanno rivelato come i loro ruoli sono stati particolarmente commoventi.

La storia d'amore tra Morlac e Valentine, la fedeltà del cane, la dolorosa e solitaria vita in trincea diventano allora motivo di ispirazione del regista Jean Becker. E, l'esperienza della trincea e il legame dell'uomo e del cane diventano delle storie realistiche che accomunano e legano molte famiglie francesi. Quella della Prima Guerra mondiale è, dunque, una storia che deve essere raccontata e ricordata in tutti i modi.

Per finire, il terzo capitolo intende focalizzarsi su quella che è stata la partecipazione effettiva degli animali durante la Grande Guerra. Una cifra enorme dimostra, infatti,

come la storia abbia bisogno di un cambiamento. Dato che molti animali hanno sacrificato le proprie vite per poter affiancare i soldati nel campo di battaglia.

L'innocenza degli animali, costretti anche loro a partecipare alla Grande Guerra, è diventato anche un modo di riflettere su come l'uomo in realtà è più selvaggio dell'animale stesso. La Prima Guerra mondiale, e non solo, è stato un periodo che ha spinto molti soldati a riflettere e a porsi domande riguardanti la condotta umana. La storia non ha reso giustizia a tutti quegli animali che sono morti, massacrati dall'egoismo dell'uomo. Tant'è che le uniche testimonianze che ci sono giunte sono delle lettere scritte dai soldati, in cui l'animale viene elogiato per la sua fedeltà, la sua affettuosità e la sua pazienza.

La storiografia tradizionale deve quindi adottare un'ottica diversa nel momento in cui inizia a raccogliere dati storici. E, sicuramente, includere gli animali nella memoria collettiva è essenziale.

REMERCIEMENTS

Ce présent mémoire est le fruit de nombreux sacrifices et je suis certainement satisfaite du résultat final. Je suis heureuse de présenter cette recherche qui vient de clôturer ce parcours d'études.

Pour la rédaction de ce mémoire, je tiens tout d'abord à remercier Madame Anna Bettoni pour sa disponibilité, et pour m'avoir aidée à trouver un point de départ pour mon travail et pour m'avoir encouragée à réaliser cette recherche.

Ensuite, je tiens à remercier mes parents et ma famille qui m'ont toujours soutenue. Grâce à leurs sacrifices et à leurs efforts, je peux leur être reconnaissante de m'avoir permis d'attendre mes objectifs.

Et comment oublier mes amies et leur soutien constants, je vous remercie d'avoir cru en moi et en mon potentiel.

BIBLIOGRAPHIE :

BARATAY E., *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Seuil, 2012.

FERNEY Alice, *Dans la guerre (Un endroit où aller)*, Éditions Actes Sud, 2013.

PERREUX Gabriel, *La vie quotidienne des civils en France pendant la grande guerre*, Paris, Hachette, 1966.

RUFIN Jean-Christophe, *Le collier rouge*, Éditions Gallimard, 2014.

VERGEREAU-DEWEY S.Pascale (2014), *La Grande Guerre des animaux-soldats (p.89-98)*, The French Review- published by the American Association of Teachers of French (La Grande Guerre), Volume 87, N°4.

SITOGRAPHIE :

Allociné, Jean Becker Interview : « Bienvenue Parmi Nous, Elisa, Les enfants du marais, L'Été meurtrier, Un Nommé La Rocca » : [Interview exclusive de Jean Becker: Jean Becker Interview : Bienvenue Parmi Nous, Elisa, Les enfants du marais, L'Été meurtrier, Un Nommé La Rocca - AlloCiné \(allocine.fr\)](#)

BALDIN D. (2007), « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », *Le cheval et son image dans l'armée française durant la Première Guerre mondiale*, p.75-87 : [De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval \(openedition.org\)](#)

BARATAY E., « Chacun jette son chien. De la fin d'une vie au XIXe siècle », *Dans Romantisme* 2011/3 (N°153), pp.147-162 : [Chacun jette son chien. De la fin d'une vie au XIXe siècle | Cairn.info](#)

BARATAY E., « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Dans Études rurales* 2012/1 (N°189), pp.91-106, Éditions de l'EHESS : [Pour une histoire éthologique et une éthologie historique | Cairn.info](#)

BARATAY E., *Bêtes des tranchées. Des vécus oubliés* (Paris 2013), rev. CERSOSIMO R., *Derecho Animal (Forum of Animal Law Studies)* 10/1 (2019) : [Éric Baratay. Bêtes des](#)

[tranchées. Des vécus oubliés - CNRS ed. \(Paris 2013\) 256 p. | Derecho Animal. Forum of Animal Law Studies \(uab.cat\)](#)

BNF, Jean-Christophe Rufin-Bibliographie : [Jean-Christophe Rufin - Bibliographie | BnF - Site institutionnel](#)

BRANCY J., « S'engager pour la paix en 1914: L'éclairage de Romain Rolland », TOULOUSE Université Paul Sabatier (2014) : [document \(univ-brest.fr\)](#)

CHAZAL Claire, Jean-Christophe Rufin : « J'ai écrit des livres pour être heureux », Lire Magazine, Ouest-France (2021) : [Jean-Christophe Rufin : « J'ai écrit des livres pour être heureux » \(ouest-france.fr\)](#)

DAILYMOTION, Jean-Christophe Rufin et François Cluzet au 20h : [Jean-Christophe Rufin et François Cluzet au 20h - Video Dailymotion](#)

DUCHATEL A. (2004), « Quand le livre fait son cinéma : panorama d'une relation fructueuse, *Entre les lignes*, 1 (1), 20-26 : [Quand le livre fait son cinéma : panorama d'une r... – Entre les lignes – Érudit \(erudit.org\)](#)

Europe 1, Jean Becker pour « Le Collier rouge » : 14-18, « une guerre stupide et meurtrière », 2018 : [Jean Becker pour "Le Collier rouge" : 14-18, "une guerre stupide et meurtrière" \(europe1.fr\)](#)

FLOREA H. (2016), « Jamais plus gigantesque petitesse ne fut le format du monde », *Société de masse et démesure dans Les derniers jours de l'humanité de Karl Kraus*, Excès et sobriété : [« Jamais plus gigantesque petitesse ne fut le format du monde » \(openedition.org\)](#)

GRANEL Sophie, Jean-Christophe Rufin, auteur du « Collier rouge » : « Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution », Franceinfo culture, 2018 : [Jean-Christophe Rufin, auteur du "Collier rouge" : "Tant qu'on se bat comme un chien, il n'y a pas de solution." \(francetvinfo.fr\)](#)

GUILLO D. (2015), « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, Vol.56, N°1, pp.135-163 : [Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale on JSTOR](#)

HODIESNE P. (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie I, Les « animaux de guerre » vus par leur contemporains français » : [Les animaux dans la Grande Guerre – Partie I, Les « animaux de guerre » vus par leurs contemporains français – L'Histoire à la BnF \(hypotheses.org\)](#)

HODIESNE P. (2020), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie III, Les « bêtes des tranchées », de la reconnaissance à la mémoire », *Histoire Contemporaine/Recherche* : [Les animaux dans la Grande Guerre – Partie III, Les « bêtes des tranchées », de la reconnaissance à la mémoire – L'Histoire à la BnF \(hypotheses.org\)](#)

HODIESNE P. (2021), « Les animaux dans la Grande Guerre- Partie IV, « Trésors d'archives » et mémoire vive sur le web » : [Les Animaux dans la Grande Guerre – Partie IV, «Trésors d'archives » et mémoire vive sur le web – L'Histoire à la BnF \(hypotheses.org\)](#)

HUMBERT Brigitte E., « L'Adaptation cinématographique dans le cours de littérature française », *The French Review*, Vol. 72, N°5, April 1999, pp.839-852 : [L'Adaptation cinématographique dans le cours de littérature française on JSTOR](#)

JOLICOEUR Louis, « Portait de Jean-Christophe Rufin », *revue Nuit Blanche*, Numéro 95, été 2004, p.24-28 : [Portrait de Jean-Christophe Rufin – Nuit blanche – Érudit \(erudit.org\)](#)

LABRECQUE M., « L'adaptation cinématographique, Regard sur une pratique polémique », *Séquences*, N°302, 52-56, mai 2016 : [82186ac.pdf \(erudit.org\)](#)

LACELLE N. et VALLÉE C, « Lire le roman et visionner son adaptation filmique : un parcours subjectif », *Québec français*, (158), 56-60, 2010 : [61556ac.pdf \(erudit.org\)](#)

MILCENT-LAWSON S. (2018), « Du chien confident à l'animal sujet de conscience- Alice Ferney, Dans la guerre », *La Parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation*, *Colloques fabula* : [Du chien confident à l'animal sujet de conscience - Alice Ferney, Dans la guerre \(Les colloques / Fabula\)](#)

MILHAUD C. (2014), « 1914-1918. Réflexions sur la perte de 1.140.000 équidés par les armées françaises », *Bulletin de l'Académie Vétérinaire de France*, tome 167, N°3, pp.263-276 : [33519503.pdf \(core.ac.uk\)](#)

MILLIET J. (1988), « Les animaux ont une histoire » R. Delort, Keith T., *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*. Traduit de l'anglais par Catherine Malamoud ; pp.165-167 : [R. Delort, Les Animaux ont une histoire - Persée \(persee.fr\)](#)

MORENCY A. (1991), « L'adaptation de la littérature au cinéma », *Horizons philosophiques*, 1(2), 103-123 : [L'adaptation de la littérature au cinéma – Horizons philosophiques – Érudit \(erudit.org\)](#)

NORA Pierre, Remerciements de M. Jean-Christophe RUFIN : [Remerciements lors de sa remise d'épée d'académicien | Académie française \(academie-francaise.fr\)](#)

OLSEN Jon-Arild, « Film, fiction et narration », *Dans POÉTIQUE 2005/1* (N°141), pages 71 à 91, Éditions Le Seuil : [Film, fiction et narration | Cairn.info](#)

PAUL Camille, « Le collier rouge (France 3) : pourquoi l'âge de Jean Becker a failli poser problème sur ce film », *Télé-Loisirs*, 2022 : [Le collier rouge \(France 3\) : pourquoi l'âge de Jean Becker a failli poser problème sur ce film \(programme-tv.net\)](#)

Radio France, Le collier rouge de Jean-Christophe Rufin : 'On va tous y passer', 3 mars 2014 : [Le collier rouge de Jean-Christophe Rufin \(radiofrance.fr\)](#)

ROBINET Louis-Gabriel, « Les animaux et la guerre », *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, 15 mars 1940, huitième période, Vol.56, N°2, pp.358-366 : [LES ANIMAUX ET LA GUERRE - Revue Des Deux Mondes](#)

SIMON A. (2015), « Les animaux dans la Grande Guerre », *Animots* : [Les animaux dans la Grande Guerre | Paris | 21 mai 2015 – Animots \(hypotheses.org\)](#)

The National WWI Museum and Memorial, “Les chiens pendant la Première Guerre mondiale », *Histoire militaire* : [Chiens pendant la Première Guerre mondiale | Musée national et mémorial de la Première Guerre mondiale \(theworldwar.org\)](#)

VICART Marion, « Où est le chien ? À la découverte de la phénoménographie équitable », *Dans Sociétés 2010/2* (N°108), pp.89-98 : [Où est le chien ? À la découverte de la phénoménographie équitable | Cairn.info](#)

Vivement Dimanche Prochain, François Cluzet et Nicolas Duvauchelle, 18 mars 2018 : [\(117\) FRANCOIS CLUZET & NICOLAS DUVAUCHELLE - VIVEMENT DIMANCHE PROCHAIN - 18 mars 2018 - YouTube](#)

